

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
 Un an, 24 francs; — Six mois, 14 francs; — Trois mois, 6 francs.
 Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
 Le volume semestriel : 14 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
 LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 284 FRANCS.
 Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
 à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
 9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 685. — 28 Mai 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
 13, QUAI VOLTAIRE
 Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
 poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en
 timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation,
 toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande
 imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
 Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
 à M. BOURDILLIAT, administrateur.

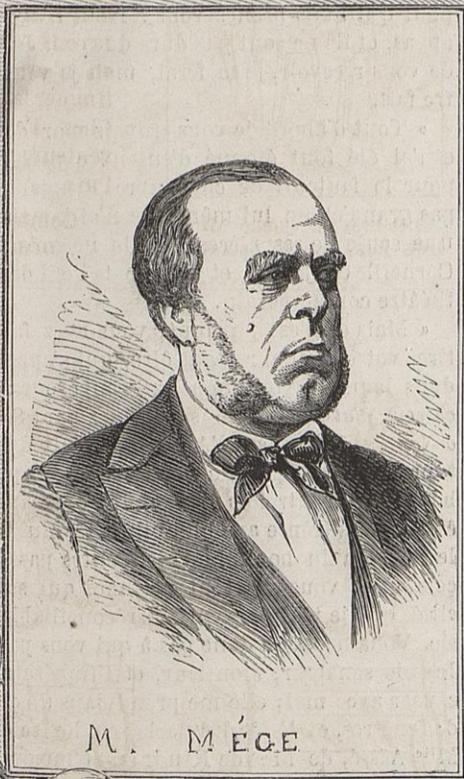
SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Remise du plébiscite à l'Empereur. — Le général de Goyon. — Le docteur Cabarrus. — Deséchement et curage du canal de l'Oureq. — Le château du Lude. — Le Salon de 1870, par Ollivier Merson. — Revue anecdotique, par

Lorédan Larchey. — Vieux papiers. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Rectification. — Accident survenu à M. Vandal. — L'homme végétal. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Le canal des Cinq-Villes. — Courrier de la Mode. — Rébus et solutions.

GRAVURES : Les nouveaux ministres. — Remise du plébiscite à l'Empereur. — Le général de Goyon. — Le docteur Cabarrus. — Le curage du canal de l'Oureq. — Le château du Lude. — Salon de 1870 : *Après la procession*; *L'Heure du rendez-vous*; *la Fileuse*. — Le maréchal de Saldahna. — Accident arrivé au bois de Boulogne, à M. Vandal. — Représentation du *Lohengrin*, à Bruxelles. — Racine d'aubépine trouvée en Saintonge. — Rébus.

Remise du plébiscite à l'Empereur. — Le général de Goyon. — Le docteur Cabarrus. — Le curage du canal de l'Oureq. — Le château du Lude. — Salon de 1870 : *Après la procession*; *L'Heure du rendez-vous*; *la Fileuse*. — Le maréchal de Saldahna. — Accident arrivé au bois de Boulogne, à M. Vandal. — Représentation du *Lohengrin*, à Bruxelles. — Racine d'aubépine trouvée en Saintonge. — Rébus.



M. MÉGE



M. DE GRAMONT



M. PLICHON



LES NOUVEAUX MINISTRES. — M. MÉGE, instruction publique, — M. DE GRAMONT, affaires étrangères. — M. PLICHON, travaux publics.
 (Photographies Franck et Disdéri.)

COURRIER DE PARIS

Est-ce que la chaleur peut passer pour une actualité?

Ce n'est pas un fait, je le sens bien, c'est une idée; mais quelle influence elle a sur nos actions, sur nos pensées, et comme elle modifie notre existence!

Il est certain que le mois de mai, à Paris, et cette saison qui commence aux courses du printemps pour finir au prix de cent mille francs, passent à bon droit pour le temps le plus charmant pendant lequel on peut visiter la ville. Or, nous en jouissons comme de véritables étrangers de passage, allant au bois dans l'après-midi, arpentant le boulevard le soir, faisant une halte aux cafés-concerts, entendant un morceau d'harmonie chez Musard, aux Champs-Élysées, et, le jeudi et le dimanche, nous allions nous asseoir sur les chaises Tronchon de la grande avenue, pour voir le retour des courses, quand tout d'un coup une main invisible pousse l'aiguille, frappe sur le thermomètre, et, des dix-huit degrés réglementaires du mois de mai, nous passons brusquement à la zone caniculaire d'un Sahara parisien.

On s'éponge le front, on fond en eau, on porte de l'alpaga et on achète des ombrelles en écarlate; les femmes rêvent mousseline et gaze de Chambéry; on tire les rideaux épais pour intercepter les rayons solaires; le bois est désert, l'asphalte des boulevards est en fusion, et le train direct de cinq heures, qui emporte les Parisiens sous les ombrages d'Orsay, de Versailles, de Ville-d'Avray, de Chatou, de Maisons-Laffitte et autres lieux de villégiature, fait des recettes monstres. Encore un peu, et personne n'attendra la fameuse journée du prix de la ville de Paris.

**

C'est par cette chaleur caniculaire que les grands corps de l'État, qui suaient à grande eau sous leurs uniformes brodés, ont présenté au Souverain le résultat officiel du plébiscite.

L'Empereur, lui, est inaltérable; qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, qu'il tonne, qu'il vente, qu'il grêle, que l'horizon politique soit assombri, qu'il y ait des points noirs à l'Orient ou que le plébiscite les dissipe, Napoléon III est toujours le même: doux, poli, demi-souriant, indéchiffrable comme un sphinx et indéchiffré comme un cunéiforme.

Plus cela change, plus c'est la même chose, ces fameuses séances, mais il y a toute une race de gens qui ne manqueraient pas une telle solennité pour un empire. Les différences qui existent entre la séance d'ouverture des Chambres et cette cérémonie de samedi dernier, consistent en des nuances. Au lieu d'avoir sa tribune spéciale à droite du Souverain, et d'assister en spectatrice, l'Impératrice et le Prince Impérial ont été acteurs dans cette remise du procès-verbal du plébiscite. Il faut bien le dire, c'est admirable comme coup d'œil cet ensemble-là. Les cardinaux en robe rouge, les amiraux et les maréchaux en grand uniforme, les dames de la cour en toilettes de gala, les invités des tribunes et les dignitaires à leurs bancs, dans cette salle auguste, offrent un coup d'œil tout à fait unique.

Que d'uniformes, que de gloires, que de réputations, que d'illustrations, que de diamants, que de perles, que de plaques, que de cordons! C'est un parterre de célébrités de tous les mondes. Il y a là, pour quelque Eugène Lami qui est encore à naître, une aquarelle unique au monde, qu'un Fortuné parisien devrait tenter, et qu'un souverain ou un ministre amoureux des arts devrait commander.

C'est le triomphe de la couleur ces réunions charmées, agrémentées de femmes, élément gracieux qui manque souvent aux fêtes officielles.

La tribune diplomatique est le point de mire de toutes les lorgnettes. Suspendues à une certaine hauteur, à la droite du trône, on voit là réunies les célébrités de la politique du monde entier. La place du pauvre comte de Stackelberg, qui est mort en

état de grâce, puisqu'il était amoureux quand il a rendu le dernier soupir, est restée vide. — On parle désormais d'un Galitzin pour le remplacer.

Le prince de Metternich, lord Lyons, don Sallustiano Olozaga, M. de Werther, M. Nigra, M. de Beyens, M. Casal de Ribeiro (préoccupé du coup d'État de son prédécesseur, cet incroyable jeune homme de quatre-vingt-deux ans, le général Saldanha), sont là au premier plan, dans leur brillant uniforme, les uns avec leur femme et les autres tout seuls.

Que de compétitions pour entrer, que d'intrigues! Je vois les petites portes de la tribune de droite et celle de la gauche littéralement encombrées, et un flot d'invités se dressant sur la pointe des pieds, agitant des cartes roses, vertes, bleues, avec des signes de détresse, comme s'ils voulaient dire: « Comment! nous aurons fait si belle toilette, et nous resterons là, dans une salle d'attente, n'ayant pour tout horizon que des habits noirs et des chignons de retardataires qui déjà nous obstruent les portes? »

Et de ce flot qui déborde, on voit émerger quelque femme convaincue, prenant assez mal son parti de cette mésaventure et venant échouer à la grande porte d'honneur devant les dures consignes des valets de pied du service impérial et des huissiers élégants, tout habillés de soie noire, qui n'obéissent qu'aux ordres de M. de Cambacérès et de cet autre charmant jeune homme qui se déguise en vieillard, et auquel on doit les *Causeries d'un curieux*, c'est-à-dire M. le baron Feuillet de Conches, l'introducteur des ambassadeurs.

M. le duc de Cambacérès ne se laisse point attendrir, lui; mais dès que M. Feuillet de Conches voit une femme implorer son assistance, il sent ses sévères résolutions l'abandonner, et la consigne est en danger. Si la femme est jolie, le baron est perdu et la barrière est franchie. Alors, de toutes parts, s'élèvent les réclamations; le duc de Cambacérès fronce le sourcil et lance son silencieux *quos ego*. — « Comment voulez-vous qu'on leur résiste? répond l'introducteur des ambassadeurs, elles sont si jolies! »

Et le discours? — Eh bien, le discours est un discours officiel; vous l'avez lu, du reste, et je n'ai rien à vous en dire. Les dames des tribunes ont l'air de l'écouter, mais, au fond, ce qui les touche le plus, c'est la toilette de l'Impératrice ou les dentelles de la princesse Mathilde. Voilà toute la politique de ces dames, et elles-mêmes, à leur tour, sont toute la politique d'une foule de ces messieurs, qui ont l'air de porter un monde dans leur tête.

On s'attendait à voir la Souveraine, la couronne au front, les diamants du Trésor au cou, trôner sous le dais impérial. Il n'en a rien été. L'Impératrice était en chapeau, sans la moindre solennité; elle s'était composée une de ces toilettes pâles, effacées, toute de nuances éteintes qui sont un prodige d'art, et font ressembler une femme à ces doux pastels légèrement effacés, comme Latour ou la Rosalba en ont dessinés quelques-uns.

La princesse Mathilde, qui était en grand deuil, puisque la veille même on avait rendu les derniers devoirs à son mari, avait imaginé une toilette blanche depuis les souliers jusqu'au chapeau. La princesse Clotilde était en vert, et M^{me} Emile Ollivier, fidèle à son système et à ses goûts, avait une toilette d'une simplicité parfaite et d'un goût sûr.

**

Ce serait injuste de dire de l'Académie française ce que Voltaire disait de l'Académie de Dijon: « C'est une personne bien sage, qui n'a jamais fait parler d'elle. » — Je ne dis pas que notre Académie soit une vile débauchée, mais jamais peut-être elle n'a fait plus de bruit que depuis quinze jours.

D'abord elle a reçu dans son sein — l'Académie à un sein, c'est une tradition — M. Auguste Barbier, et c'est, comme vous l'avez vu, M. Silvestre de Sacy qui s'est chargé de répondre à l'auteur des *Iambes*.

Vous croyez sans doute que si on a nommé M. Auguste Barbier l'un des quarante de l'Académie, c'est qu'on l'a considéré comme une des plus grandes illustrations littéraires de ce temps-ci, et qu'il en était digne; donc le directeur a dû le lui dire en

face dans un langage châtié, et qui sent son dix-huitième siècle, cela va de soi.

Eh bien, pas du tout! D'abord M. Auguste Barbier occupait le fauteuil de M. Empis, et a dû parler de son prédécesseur, ce qu'il a fait avec une certaine discrétion et pas mal de réticences, mais le plus beau de l'affaire, c'est que quand est venu le tour de M. de Sacy de complimenter M. Barbier; il lui est tombé dessus et il l'a *désoissé* avec une dextérité qui ferait honneur à Demarquay, le chirurgien.

Quel éreintement académique! Il ne restait plus un morceau de M. Barbier. Oh! la singulière façon de prouver à un immortel qu'il avait le droit de l'être. Quelles ironies! quelles perfidies! Un coup de massue par là, un coup de stylet italien ici, une botte dans le flanc, un coup droit dans la poitrine, et tout cela paré de fleurs, de ces vieilles fleurs en papier, un peu démodées, comme on en porte à l'Institut; des fleurs de sacrifices, dont Calchas orne les autels d'une antiquité douteuse; fleurs sans parfum, qui ont bien toujours de la grâce, mais une grâce vieillotte, une grâce chevrotante.

Les tribunes n'y comprenaient rien, la foule, elle, ne saisit bien que le lendemain, à la lecture calme et reposée. Ce serait des plus piquant d'entrer sous l'épiderme du discours de M. de Sacy. M. Francisque Sarcey en a été frappé comme nous le sommes nous-même, et en a fait le sujet d'un amusant article, mais nous, nous sommes condamnés à ne prendre d'un sujet que l'intention et à glisser sur les choses.

Bref, M. de Sacy lui a dit tout net: « Vous êtes ici, c'est un fait, mais je ne comprends pas trop pourquoi vous y êtes. Vous avez fait un livre, c'est vrai, et vous êtes populaire, cela je ne saurais le nier. *La Curée* est une chose virile, mais, entre nous, votre *Liberté* est une pas grand-chose qui se commet avec des voyous, et votre vers, *honnête au fond*, me dégoûte. Tenez, je vais essayer d'en lire une strophe... Allons, du courage!... Je commence; attention:

C'est que la liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin:
C'est une forte femme....

« Vous voyez, il n'y a pas moyen d'aller plus loin: c'est tout simplement malséant. Qu'est-ce que cela, des *puissantes mamelles*? Ici... à l'Académie... des *durs appas*! Ah ça! permettez, monsieur, pour qui nous prenez-vous? Nous n'avons aucuns appas, et ils ne sont pas durs du tout. Je suis forcé de vous recevoir, je le ferai, mais je vous dirai votre fait.

« Tout d'abord, je vous croyais mort depuis 1832, et j'ai été tout étonné d'entendre parler de vous pour le fauteuil de ce pauvre Empis, qui n'était pas grand-chose lui-même; je n'ai jamais vu jouer une seule de ses pièces, car je ne vois jouer que Corneille et Racine, et je me bats l'œil de tout votre théâtre contemporain.

« Mais ce n'est pas tout; vous avez fait une satire, votre meilleure peut-être, qui s'appelle *l'Idole*, dans laquelle vous appelez l'Empereur: *Corse aux cheveux plats*, et que vous terminez par: *Sois maudit, ô Napoléon!* Eh bien, l'Académie était de l'opposition l'an dernier, elle vous a nommé pour votre haine.... d'autrefois (car enfin, entre nous, vous êtes depuis trente ans bibliothécaire du Louvre, et le neveu a du bon). Mais je n'entre pas dans tout cela, et je vous dis tout net, moi qui suis réconcilié, que je n'aime pas les irréconciliables en poésie. Vous ne savez donc pas à qui vous parlez!... — Je suis sénateur, monsieur, et l'Impératrice adore causer avec moi; elle me prend dans un entre-deux de fenêtres, et là, je lui parle une heure durant de M^{lle} Aïssé, de M^{me} de Krudner, et même quelquefois de M^{me} Récamier, toutes personnes décentes et pleines d'appas... mais pas des vôtres.

« A part cela, l'amour des lettres porte dans le cœur un esprit de concorde et d'union, et je suis vraiment très-heureux de vous avoir reçu, ce sera même un beau jour dans ma vie.

« Qu'est-ce que je veux, moi? que l'Impératrice lise mon discours et qu'elle voie que j'ai vengé le *Corse aux cheveux plats*. C'est fait, et je ne vous en

veux plus. Touchez là, monsieur, nous n'aurons pas d'autre querelle. »

**

Les morts de la quinzaine sont gens de renom. L'un était un soldat, le général de Goyon, et l'autre était un médecin, Édouard Cabarrus, ou plutôt Cabarrus tout court.

Le général de Goyon est mort en voiture, comme Scribe et comme Visconti, et il a laissé sur sa table une lettre commencée. Il venait des Italiens, où il avait demandé une loge pour l'offrir à un ami. Ce trépas rapide, causé par la rupture d'un anévrisme, a beaucoup ému les compagnons d'armes du général. Il était si robuste, si solide, il avait si mal accueilli la nouvelle de sa mise à la retraite en se voyant encore si vert! il prétendait, deux jours avant, qu'il se sentait toujours le même, aussi alerte que lorsqu'il était colonel du 2^e dragons, de pudique mémoire.

La mort de Cabarrus a eu un autre retentissement, mais le bruit qu'elle a fait a besoin d'être expliqué. Cabarrus était à nous, c'était un Parisien de race, un boulevardier de haut ton et de grand style, et le tout Paris devenu classique le connaissait à le saluer ou à lui serrer la main au passage; de sorte que ce public remuant, frappé dans ses affections, a donné à cette mort rapide une immense publicité. Maintenant, demandez à Auxerre ou à Arcis-sur-Aube si on connaissait Cabarrus, et je doute qu'on réponde.

De la science, Cabarrus en avait beaucoup, mais il avait surtout de la philosophie et de l'expérience de la vie, et il traitait le moral de ses malades. D'ailleurs, il en prenait à son aise, ne se dérangeant point pour un millionnaire et sortant la nuit pour un artiste. Je n'ai rien connu de meilleur et de plus affable que ce bon Cabarrus, et comme il était fin! Son œil, clignotant comme si la lumière l'offusquait constamment, dénonçait l'esprit le plus délié qu'on pût trouver.

Il avait une qualité qui nous touche profondément. Il avait beaucoup vu, beaucoup appris; il était quelqu'un à un haut degré, et il s'en venait au-devant des jeunes gens avec une grâce charmante, leur faisant les avances, les aimant, les faisant briller, heureux de les connaître et de les mettre en relief.

Je n'ai pas besoin de dire sa généalogie; il était fils de la célèbre M^{me} Tallien; frère, par conséquent, des deux princes de Chimay, et il a eu de cette belle M^{me} Tallien un charme pénétrant auquel on échappait difficilement.

L'amitié qui régnait entre M. Emile de Girardin et Cabarrus était véritablement touchante, et ce Girardin inaltérable, froid et poli comme l'acier, cet homme aux lèvres fermées, auquel la nature semble avoir refusé le don de l'émotion, on se prend à l'aimer en pensant que pendant soixante ans, sans se démentir un jour, une heure, il a été profond, vrai et même tendre pour ce doux Cabarrus si digne d'affection.

Un jour (esthétiquement, bien entendu et au point de vue de l'étude morale) nous discutâmes la personnalité de M. de Girardin avec Cabarrus lui-même. Nous étions plus jeune, moins prudent, et d'ailleurs nous ne savions pas alors jusqu'à quel point le docteur était l'ami, le frère du sénateur d'hier.

Je voudrais n'avoir point oublié les traits, les intentions, les aperçus ingénieux et les fines observations de Cabarrus, pour les redire ici: cela me convainquit une fois de plus qu'il y a ici-bas pour tout être humain, deux façons d'être, l'une extérieure, qui appartient à tous; l'autre intime, cachée, connue seulement d'un être ou deux auxquels on se révèle.

L'âme a sa pudeur plus exquise que celle du corps, et tout être est un Janus à double face dont on peut dire du bien ou du mal suivant qu'on n'a vu qu'un visage.

Je sais un homme célèbre qui passe pour un avare et qui est l'âme la plus généreuse que je connaisse, faisant, je ne dirai pas la charité, car ceux qu'il peut secourir ne sont point à proprement parler des pauvres, mais du moins faisant le bien avec une modestie et une dignité parfaites. Il est des jours où lui-même se voit obligé de se refuser certaine

fantaisie d'achat d'objet d'art parce que sa bourse est vide, mais cela n'empêche point le bon public de lancer son veuin et de parler de sa fortune et de son avarice.

Que de gens bourrus qui sont des timides déguisés! Que de femmes surtout dont on ignore les sentiments intimes et vrais!

**

Le Salon, après avoir été fermé pendant quelques jours, est ouvert à nouveau depuis mercredi. On commençait à avoir son classement dans la tête, on allait droit aux bonnes choses; il faut recommencer son travail, et, dans cet immense bazar de la peinture, faire une sorte de voyage de découverte qui a pour résultat immédiat une migraine d'une intensité convenable.

On sait que les toiles des artistes sont placées par ordre alphabétique; il n'y a donc pas à s'insurger contre le rang que vous assigne la lettre par laquelle commence votre nom; mais cette condition a ses inconvénients pour certaines individualités. Les premières salles, celles à droite ou à gauche du salon carré, seront toujours, à tort ou à raison, plus remplies que celles du fond, et si, comme cette année, on a ajouté une dizaine de salles nouvelles, il y a bien des chances pour qu'elles soient à peu près désertes, quels que soient les tableaux qu'on y expose.

Si quelques tableaux d'un mérite réel, ou des noms d'artistes connus qu'on tient à voir, ne recommandent pas ces salles nouvelles à l'attention publique, elles peuvent passer inaperçues. C'est ainsi que la salle J, tout à l'extrémité, où se trouvait le portrait du maréchal Canrobert par M^{lle} Jacquemart, portrait auquel tout le monde court à cause du Duruy de l'an dernier par la même artiste, a sauvé de l'oubli ou de l'indifférence quelques toiles honorables qui se trouvent çà et là sur la route.

Dans la salle H, ceux qui ont voulu voir les œuvres de M. Hébert ont du même coup vu quelques tableaux intéressants que la notoriété du talent du directeur de la villa Médicis a enveloppés dans le même intérêt.

Ce remaniement de ces jours-ci a eu pour résultat de réparer les injustices du sort; de faire descendre sur la tant désirée cimaise quelques œuvres un peu trop haut perchées; de tirer des salles extrêmes des tableaux qui sont passés inaperçus, et les exposer à nouveau dans des salles meilleures.

C'est la réalisation de la parole sacrée: « Les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers. »

**

Les femmes se sont distinguées cette année aux Expositions. Les beaux paysages de M^{me} Collart ont été médaillés; M^{lle} Jacquemart, une jolie artiste de grand talent, qui, l'an dernier, avait déjà reçu la récompense pour son Duruy, est encore portée sur la liste des médailles, et M^{lle} Schneider, qui n'a rien à voir avec la Belle Hélène et la Grande Duchesse, fait aussi partie des artistes récompensés.

M^{me} Tourny, la femme de Joseph Tourny, un artiste sérieux et profond, apprécié des vrais connaisseurs, s'est aussi distinguée cette année, et a montré un réel progrès; enfin, à la sculpture, la duchesse Colonna a fait un énorme effort dont il faut lui savoir gré.

Quand *Marcello*, c'est le nom que la duchesse s'était choisi, envoya à l'Exposition son buste de Bianca Capello, nous tournâmes tous la tête, arrêtés par le caractère de cette physionomie hautaine et le parfum de Renaissance qui s'exhalait de cet œuvre.

C'était une bonne note pour une femme de ne point faire *Mièvre*, et nous suivîmes avec intérêt les travaux de la duchesse Colonna. Il y a là évidemment bien des conditions accessoires, un grand nom, un rang dans le monde, une élégance native, de la beauté, toutes choses qui sont faites pour forcer la main à la critique. Aussi ne s'est-on pas fait défaut de mettre des dragées dans la poche de la femme et de l'artiste.

En principe, qu'une femme, qui pourrait être une

personne inutile comme tant d'autres, et tout simplement gracieuse et futile, voue sa vie à l'étude, et s'exalte aux choses de l'art et de la pensée, c'est déjà pour nous un mérite énorme. Voyez quelle sympathie autour du nom de M^{lle} Jacquemart! Si cette même personne arrive à donner la vie au marbre, à animer une figure, l'intérêt devient irrésistible.

La duchesse Colonna-Castiglione, comme artiste, a de la curiosité, du mouvement, un certain appétit de l'original et une vraie préoccupation de l'effet. Voilà son lot, il lui faut travailler, méditer, se méfier de sa nature impressionnable et mobile qui l'attire vers les violents et les exaspérés, ce qui ne nous déplaît point, mais ce qui demande une base solide et forte, la connaissance des lois inéluctables de l'art.

Il y a là une artiste, l'étincelle peut jaillir.

**

Nous n'avons pas encore parlé à nos lecteurs habituels des *Portraits cosmopolites* que nous avons publiés récemment chez Lachaud. Ce nouveau volume est moins mondain que nos autres portraits; il a même quelques prétentions au genre historique.

Voici les noms des modèles: don Juan Prim, — Théophile Gautier, — Garibaldi, — Pie IX, — le père Hyacinthe, — maréchal Narvaez, — Dora d'Istria, — Charles Baudelaire, — Hector Berlioz, — maréchal O'Donnell.

La plupart de ces portraits ont été tracés d'après nature, et c'est parce que nous avons connu plus ou moins intimement les hommes, que nous les avons suivis dans les circonstances les plus importantes de leur vie, qu'alors leur nom était signalé à l'attention publique, nous avons tenté de les peindre.

Épars çà et là ces portraits parurent au gré des événements; le *Figaro* en publia un bon nombre sous le pseudonyme de *marquis de Vil'emér*, et nous avons voulu les réunir, parce que, de toute notre œuvre, aucune partie n'a été plus étudiée, faite avec plus de soin et dans un sentiment plus impartial. Nous avons voulu peindre des caractères et faire sentir l'âme sous la chair vivante de ceux que nous avons pris pour modèle. Ces études contiennent des traits pris sur le vif et quelques observations sincères qui ont le prix de ces notes, que, d'un pinceau rapide, l'artiste fixe d'après le modèle vivant qui palpite devant lui en pleine lumière.

Le *Pie IX* fit beaucoup de bruit en son temps; il fut écrit au lendemain de Mentana, quand le trône de saint Pierre chancelait sur sa base. Le *Prim* est dessiné avant le triomphe; nous n'y avons pas changé un mot; cela prouvera peut-être que quand nos amis sont Présidents du conseil des ministres, ou quand ils sont condamnés à mort, ou proscrits, leurs fortunes diverses ne modifient en rien nos jugements. Le père *Hyacinthe* n'avait pas encore jeté le froc aux horties quand nous l'avons étudié, et on verra que nous le trouvions déjà trop philosophe et trop raisonneur pour avoir la *foi du charbonnier*, celle qui croit aveuglément et ne discute point.

Le *Baudelaire* a eu l'assentiment de Théophile Gautier, qui lui-même a longuement écrit sur ce curieux poète, et, étant donné la mesure de nos forces, c'est peut-être une des choses les plus fouillées que nous ayons écrites.

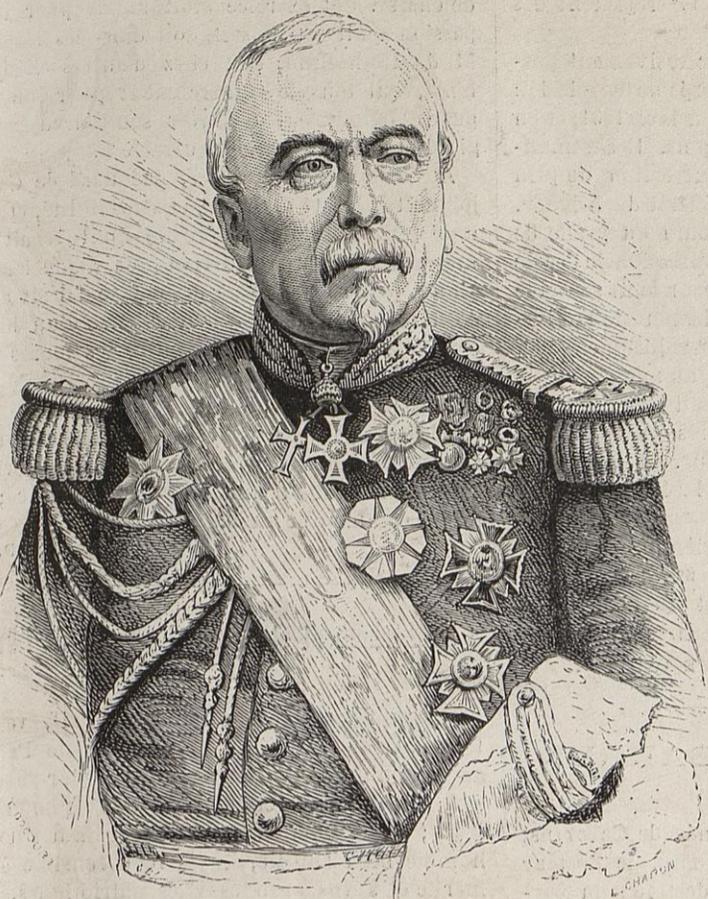
C'est un livre sincère, il vaut ce qu'il vaut, le public le jugera, mais sûrement il y a des éléments dont pourront profiter ceux qui auront un jour la noble tâche d'écrire l'histoire de ce temps-ci. Quand nous regardons en arrière, nous nous disons que nous commençons à avoir vu beaucoup de choses et connu beaucoup d'hommes, des plus humbles aux plus puissants. Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Et comme nous ne devons au cèdre ni une faveur, ni un ruban, ni une sinécure, ni aucun service, au contraire, cela nous met bien à l'aise avec lui quand il tombe sous notre plume.

Soyez donc indulgent, ô lecteur, et permettez-nous d'être sérieux quelque fois. Voilà longtemps qu'on nous voue aux futilités aimables!

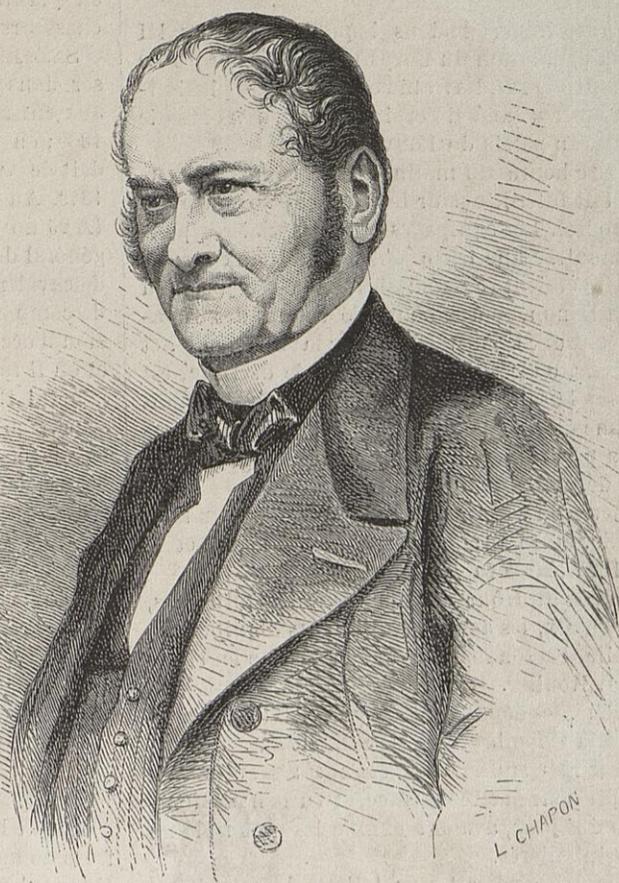
CHARLES YRIARTE.



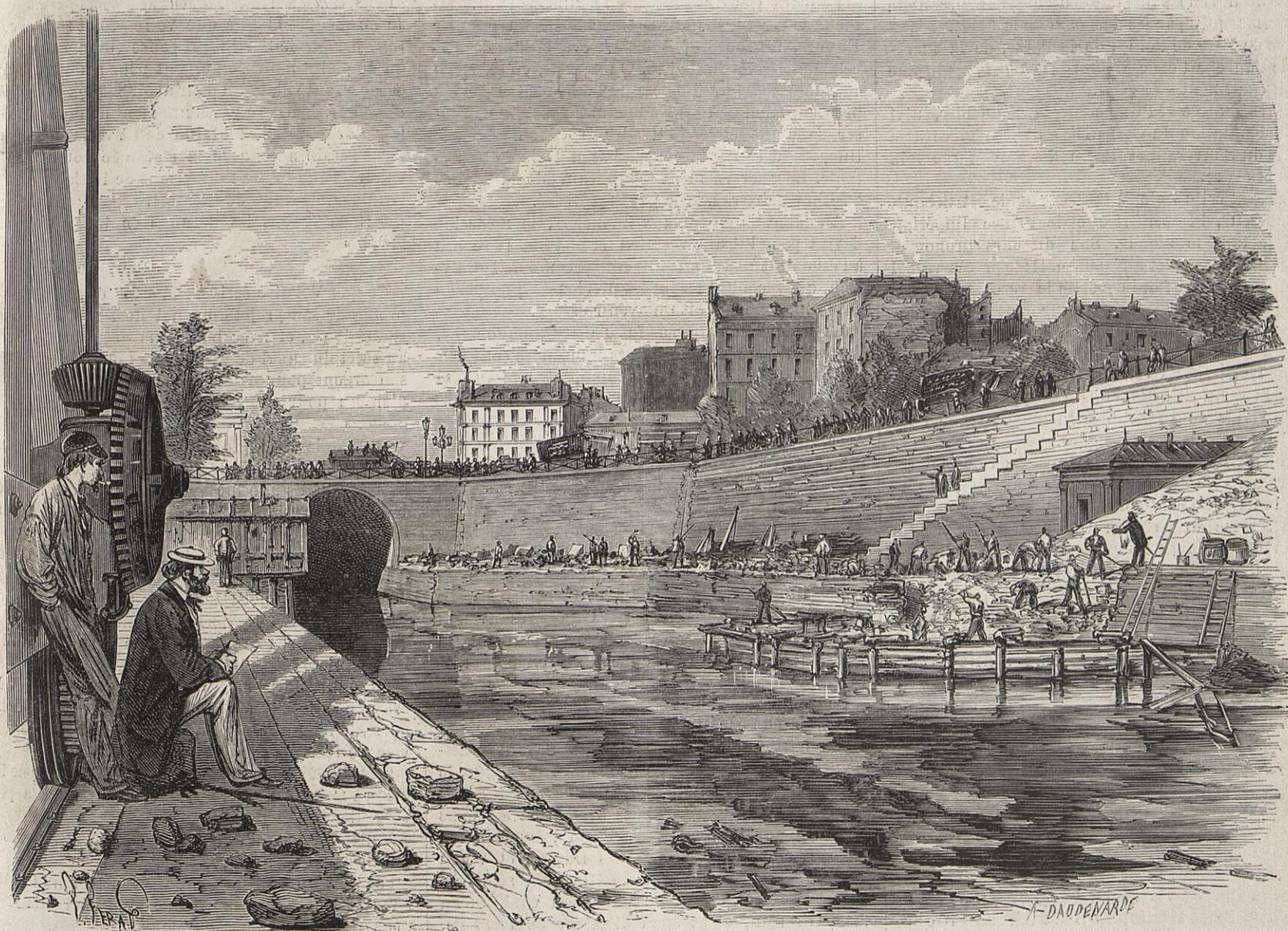
PARIS. — Séance impériale pour la remise à l'Empereur de la déclaration officielle du résultat du plébiscite.



M. le général de Goyon, décédé.
(Photographie de Pierson.)



M. le docteur Cabarrus, décédé.
(Photographie de Legé.)



PARIS. — Le curage du canal Saint-Martin.

Remise du plébiscite à l'Empereur

La séance impériale dans laquelle Napoléon III a reçu la députation du Corps législatif chargée de lui remettre le résultat officiel des votes plébiscitaires a eu lieu samedi dernier, 21 mai, dans la salle des États, au palais du Louvre.

Dès onze heures du matin, avant même, la circulation était interdite pour les voitures sur la place du Carrousel. Les équipages dont les maîtres pouvaient montrer une carte d'invitation aux armes impériales étaient seuls admis à pénétrer jusqu'au pavillon Denon. A une heure, le canon des Inválides a annoncé l'ouverture de la cérémonie, et l'Empereur, en costume de général de division, est entré dans la salle suivi du Prince Impérial portant l'uniforme de lieutenant de la ligne, de l'Impératrice, du prince Napoléon, des princesses Mathilde et Clotilde, et des dames d'honneur.

Le souverain s'est placé sur le trône élevé au fond de la salle, entre l'Impératrice à sa gauche, et le Prince Impérial, à sa droite.

Aux pieds du trône se groupaient les ministres, les maréchaux, les amiraux, les hauts dignitaires.

A droite, les sénateurs ayant à leur tête leur président M. Rouher.

A gauche, les députés au Corps législatif, présidés comme à la Chambre, par M. Schneider.

Les galeries supérieures étaient réservées aux dames, qui pour la circonstance, et vu la haute température du jour, avaient exhibé les plus fraîches étoffes printanières.

L'Impératrice portait une toilette de soie écarlate d'un jaune thé, relevée sur une jupe de soie blanche. Sur son chapeau jouaient les feux d'une aigrette de diamants.

La princesse Clotilde avait adopté le vert changeant et les volants de dentelles.

La toilette de la duchesse de Mouchy, toute composée de flots de soie et de dentelles blanches, a été très-remarquable par les dilettanti de la mode. L'élégance de M^{mes} de Poilly, de la Poëze, de la maréchale Canrobert et des dames de la *high life* politique a fait également sensation.

Après l'entrée de l'Empereur, M. Schneider, suivi de la députation du Corps législatif, se place à la droite du Souverain et lit son discours d'une voix forte et claire.

Pendant cette lecture, tout le monde est debout, l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial, comme tout le monde. Son discours prononcé, M. Schneider remet à Napoléon III le procès-verbal du Corps législatif qui constate le recensement des votes du 8 mai 1870. L'Empereur dépose à son tour ce document entre les mains de M. Emile Ollivier.

Le Souverain répond au discours du président du Corps législatif. Sa voix est ferme et remplit aisément la vaste salle des États. Les applaudissements et les vivats de l'assemblée viennent, scander les passages les plus sympathiques.

La cérémonie terminée, le cortège impérial est rentré dans les appartements des Tuileries, traversant la haie des cent-gardes.

Le service du pavillon Denon était fait par des grenadiers de la garde, qui, sac au dos, formaient la haie dans le long vestibule et sur le grand escalier qui d'ordinaire mène aux salons de peinture du Louvre. Dans la soirée, pour fêter le plébiscite, Paris avait illuminé.

MAC VERNOLL.

LE GÉNÉRAL DE GOYON

La mort du général de Goyon a été des plus inattendues et des plus promptes. Il a succombé, mercredi de la semaine dernière, à la rupture d'un anévrisme.

Il se rendait en voiture au Sénat lorsque à l'angle de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain il s'affaissa sans pousser un cri. Si les passants n'avaient pas averti son cocher, la voiture n'aurait amené qu'un cadavre au Luxembourg.

Le comte était âgé de soixante-huit ans.

Né le 19 novembre 1802, Charles-Marie-Auguste de Goyon entra, au sortir de l'école de Saint-Cyr, en qualité de sous-lieutenant au 17^e régiment des chasseurs à cheval.

Sa destinée militaire l'a fait successivement passer dans les rangs des divers corps de cavalerie : aux cuirassiers en 1825, aux hussards en 1831, et en 1839; en 1843 et en 1846 aux dragons. Il commandait le 2^e dragons lors de l'insurrection de juin 1849. Au coup d'État, il était général de brigade. Le 25 novembre 1853, il était promu au grade de général de division et appelé à la direction de l'école de cavalerie de Saumur. L'Empereur le fit son aide de camp et lui confia le commandement de la division d'occupation à Rome, où il resta jusqu'en 1860, et où il retourna presque aussitôt, au moment où le général italien Cialdini envahissait les États du pape. En 1862, il fut rappelé auprès du Souverain et élevé à la dignité de sénateur. Il était déjà depuis deux ans grand-croix de la Légion d'honneur.

M. de Goyon termina sa carrière militaire par l'exercice du commandement du 6^e corps d'armée, dont le siège est à Toulouse. Ayant atteint la limite d'âge, il fut en 1868 placé dans les cadres de réserve.

MAXIME VAUVERT.

LE DOCTEUR CABARRUS

Fils de la célèbre M^{me} Tallien, née de Cabarrus, frère de mère des princes de Chimay, le docteur Edouard de Cabarrus fut d'abord destiné à la carrière financière. Son grand-père, le comte François de Cabarrus, avait été ministre des finances en Espagne et avait sauvé ce royaume de la banqueroute.

C'étaient là ses titres de noblesse, noblesse qui obligeait le petit-fils à s'illustrer à son tour dans l'art de grouper les chiffres.

Edouard Cabarrus fut mis à bonne école. Le fameux Ouvrard, le fournisseur émérite du premier Empire, fut son professeur. L'élève profita des excellentes leçons du maître. On le voit, en effet, en 1848, alors que les finances de la France étaient la préoccupation de tous les hommes politiques, exposer, dans une lettre qu'il adresse à M. de Lamartine, ses idées sur la consolidation de la dette flottante. Le gouvernement républicain adopta la proposition Cabarrus, et le pays fut libéré.

Au début de ses travaux financiers, la médecine devint pour lui une vocation irrésistible. Il se mit à l'étudier, suivant assidûment les cours de Dupuytren, qui reconnut en lui les précieuses qualités du médecin, et lui prédit un avenir assuré.

Le docteur de Cabarrus fut d'abord un allopathe. Après quelques années de pratique, il se convertit aux infinitésimaux d'Hanneman, et expliqua sa conversion dans sa *Philosophie de la médecine*. Dès ce moment, il se voua à l'homœopathie, et l'exerça avec un succès qui lui fit bientôt, autant que son esprit original, une réputation parisienne. Il avait le coup d'œil médical, la sûreté du diagnostic; il avait aussi la spécialité des laryngites, maladie des organes respiratoires. Un ténor ou une diva se trouvaient-ils pris d'un enrouement ou de la grippe? vite ils couraient chez le docteur *Miracle*, ainsi qu'on l'appelait au foyer de l'Opéra, et le lendemain ils se trouvaient guéris. Quelques globules avaient suffi pour leur rendre la voix. Faure, la Nilsson, la Patti, et tant d'autres, étaient ses clients ordinaires.

Pour être médecin et réussir à Paris, disait-il, il faut trois choses : du savoir, du savoir-vivre, du savoir-faire. Il avait ces trois dons. Savant praticien, homme du monde, esprit fin et distingué, le docteur Cabarrus s'était créé de solides amitiés dans la finance, la littérature et les arts. Il vivait dans l'intimité des Rothschild, des Pereire, des Halphen et des Lamartine, des Hugo, des Dumas, et vivait surtout de l'amitié d'Emile de Girardin, son frère de lait. C'est, avec Cabarrus à son côté, qu'en 1848, Girardin, étant alors directeur de *la Presse*, affronta la colère du peuple, qui s'était ameuté devant les bureaux du journal, situés rue Montmartre. Le médecin fut aussi intrépide que le publi-

ciste, et leur intrépidité les sauva du mauvais parti qu'on leur aurait peut-être fait.

Le docteur de Cabarrus était un grand amateur de chasse. Cet exercice était même pour lui une passion qu'il satisfaisait, soit dans les réserves de M. de Rothschild, soit chez d'autres clients opulents, qui tous le recherchaient pour son intelligence distinguée, son savoir, son tour d'esprit original et gai, sa facilité de caractère.

A ces qualités exquises, Edouard de Cabarrus joignait la bonté du cœur, la serviabilité, et parfois une délicatesse de générosité qu'il tenait de sa mère. Ainsi il lui est arrivé plus d'une fois, lorsqu'un pauvre diable de malade le faisait appeler, d'écrire son ordonnance sur le verso d'un billet de cent francs, qu'il laissait entre les mains de son client nécessaire.

C'est là de la charité intelligente.

Le docteur Cabarrus s'est éteint le 19 mai, comme il avait toujours vécu, le sourire sur les lèvres. La mort était pour lui une vieille connaissance; il l'a saluée comme une amie.

LÉO DE BERNARD.

Dessèchement et curage du canal de l'Ouercq

« Vous avez dû, monsieur, écrivait, vers l'an 1766, M. de Voltaire à l'ingénieur de Parcieux, au sujet d'un nouveau projet de canal, recevoir des éloges et des remerciements de tous les hommes en place; vous n'en recevez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien sensible à votre mérite et à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse et mes maladies m'ont fait renoncer à Paris, mon cœur est toujours votre citoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de celles d'Hypocrème, mais je m'intéresserai toujours au grand mouvement que vous voulez établir; il est digne des anciens Romains, et malheureusement nous ne sommes pas Romains. Je ne suis pas étonné que votre projet soit encouragé par M. de Sartine; il pense comme Agrippa: on ne plaint point son argent pour avoir un Opéra-Comique, on le plaindra pour avoir des aqueducs dignes d'Auguste. Je désire passionnément de me tromper; je voudrais voir la fontaine de l'Yvette former un large bassin autour de la statue de Louis XV: je voudrais que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau comme celles de Londres.

« Nous venons les derniers en tout: j'en suis fâché. »

Signé: VOLTAIRE.

Ce que Voltaire écrivait là à M. de Parcieux, à propos de son projet du canal de l'Yvette à Paris, il aurait pu, et avec bien plus de raison, l'écrire au sujet du canal de l'Ouercq: « On ne plaint point son argent pour avoir un Opéra-Comique, on le plaindra pour avoir des aqueducs dignes d'Auguste. »

On l'a plaint longtemps cet argent destiné à amener à Paris les eaux de l'Ouercq, rivière qui prend sa source dans une fontaine située dans la forêt de Ris, près du village de Frêne et sur la limite du département de l'Aisne et de la Marne.

Les vicissitudes du canal de l'Ouercq sont légendaires.

Le premier projet remonte à 1520, au temps de François I^{er}. Les travaux ne commencèrent guère que sous Henri IV, et après mille péripéties, mille interruptions.

Ils sont enfin terminés en novembre 1825, et la mise en activité du canal de l'Ouercq, qui prend, dans Paris, le nom de canal *Sini-Martin*, a lieu le 15 novembre 1826.

Nous avons donc mis 306 ans, depuis François I^{er} jusqu'à Charles X, à creuser un canal qui n'a pas vingt lieues de longueur.

Voltaire avait raison de son temps: *Malheureusement nous ne sommes pas Romains.*

Pas plus que lui, nous ne voyons la fontaine de l'Yvette couler au pied de la statue de Louis XV, mais nous avons le canal de l'Ouercq, après toutes ses vicissitudes.

Dans ce moment-ci, la ville de Paris, qui a été si lente dans l'exécution, procède au curage du canal

Saint-Martin, actuellement desséché depuis les hauteurs de la Vilette jusqu'à la rue de la Douane. A ce travail sont occupés de nombreux ouvriers qui enlèvent les sables et les vases réservés pour les engrais des terres avoisinant la capitale. De temps à autre ces travailleurs découvrent des objets plus ou moins curieux, plus ou moins précieux dont on leur abandonne la toute propriété. Au milieu d'eux, à côté d'eux, devant, derrière, dans leurs jambes pour ainsi dire, se fauflent, toute la journée, des gamins qui barbotent dans les eaux noirâtres et non-inodores croupissant au fond de la cuvette du canal. Des pieds et des mains, ils font la chasse à tout, et surtout aux poissons réfugiés et terrés dans la vase. Ils se mettent de la boue jusqu'aux genoux, jusqu'aux coudes, bien heureux quand une glissade ne les recouvre pas des pieds à la tête d'une couche noire et nauséabonde. Mais le gamin de Paris est intrépide, et il fera la moue, pour sûr, à la fin du mois, le jour où les eaux viendront remplir le canal et lui enlever sa distraction de pêcheur en eau trouble,

MAXIME VAUVERT.

LE CHATEAU DU LUDE

RÉSIDENCE DE M. LE MARQUIS DE TALHOUËT

Le château du Lude, situé dans le département de la Sarthe, sur la rive gauche du Loir, entre la Flèche, la patrie des chapons du Mans, et Beaugé, est une résidence princière dont l'architecture somptueuse peut lutter de magnificences artistiques avec Fontainebleau, Compiègne, Chambord, Chenonceaux, Azay-le-Rideau, Écouen, Saint-Germain.

Primitivement, le château du Lude était une forteresse féodale, environnée de fossés et de gros murs flanqués de tours; avec courtines, créneaux, donjon. Il commandait les marches de l'Anjou, et fut d'abord un fief de la noble famille qui lui donna son nom. De la famille du Lude, il passa aux sires de Beaumont, comtes du Mans; plus tard aux Beaumont de Brienne, aux Vendôme, aux Roquelaure, aux Rohan-Chabot, aux du Velaër, aux la Vieuville.

Au seizième siècle, en 1457, au moment où la féodalité est anéantie, et où se trouve accomplie la révolution monarchique, le seigneur du Lude, alors Jean de Daillon, chambellan du roi Louis XI et sénéchal de l'Anjou, songea à faire du vieux château-fort ce que la noblesse vaincue faisait de ses forteresses privées, à transformer son manoir féodal en habitation de plaisance. Seulement il le fit en prince, et sa résidence prit les proportions et les allures d'un palais.

Le château du Lude est une merveille architectonique de cette époque. Jean de Daillon, son rénovateur, n'eut cependant pas le bonheur de le voir terminer. Ce fut à son petit-fils, Guy de Daillon, le même qui fut tué aux côtés de François I^{er}, sur le champ de bataille de Pavie, que fut réservé l'honneur de terminer cette œuvre historique. Sa veuve, Jacqueline de Lafayette, poursuivit son idée et en compléta la somptueuse décoration en 1577.

La chambre d'honneur du château du Lude a été successivement occupée par Henri IV et par Louis XIII. Cette chambre est encore décorée de son ameublement du seizième siècle, et la légende amoureuse raconte que c'est de là que le Vert-Galant adressa à Gabrielle d'Estrées sa chanson de *Charmante Gabrielle*.

Un marquis de Talhouët, un descendant de ce Payen de Talhouët qui sauva la bannière royale lors de la première croisade de Saint-Louis, le grand-père du marquis de Talhouët actuel, trouva, le jour où il épousa une demoiselle de Vieuville, les titres de propriété du château du Lude dans la corbeille de mariage. Depuis lors, cette demeure seigneuriale est restée la résidence du chef de cette noble famille.

Aujourd'hui, le château du Lude est ce qu'il était aux beaux jours des Daillon. Le marquis de Talhouët, celui qui vient de marquer noblement sa carrière

politique par son passage au ministère des travaux publics, celui que la Chambre, presque unanime, vient d'élever à la vice présidence du Corps législatif, ce gentilhomme accompli qui sait aussi dignement porter les obligations de sa vieille noblesse et les devoirs délicats que lui imposent ses grandes richesses, le moderne châtelain du Lude s'est appliqué à conserver à sa demeure princière ses splendeurs d'autrefois. Il a été aidé dans cette tâche pieuse et artistique par un architecte de talent, M. Delarue. Guidé par la science pratique de ce consciencieux artiste, M. de Talhouët a reconstruit cette fameuse tour du Nord qui se donnait la fantaisie, toujours renaissante, de s'écrouler ou de se lézarder sitôt que les maçons l'avaient montée jusqu'au faite. C'est avec M. Delarue que le marquis actuel a construit la belle galerie aux riches arceaux sculptés, conduisant aux appartements de réception, et l'escalier du château, autre chef-d'œuvre d'architecture. C'est encore M. Delarue qui a fait les riches dessins sur lesquels ont été exécutés les meubles de tous les appartements.

Les magnificences du château du Lude n'ont peut-être d'égales que celles du palais de Versailles. La salle des fêtes, décorée dans le beau style Louis XIII, avec ses voussures du plafond tout éclatantes d'or et ses tentures de Beauvais qui encadrent les beaux portraits des ancêtres, est d'une richesse dont Louis XIV lui-même aurait été effrayé.

Le château du Lude a encore un avantage sur les palais du Roi-Soleil, c'est que son hospitalité est proverbiale, et que les pauvres en connaissent mieux le chemin que les courtisans ne connaissaient, et ce n'est pas peu dire, la route de Versailles.

LÉO DE BERNARD.

SALON DE 1870

IV

MM. Maillart, Blanc, M^{me} F. Schneider, MM. Beaumont, Courant, Cot, Parrot, M^{lle} Nèlie Jacquemart, MM. Chabry, Michel, Meister, Laurens, Berne-Bellecour, Toulmouche.

Composition et peinture de style académique, le *Serpent d'airain* exposé par M. Maillart, grand prix de Rome au concours de 1864, témoigne d'études sérieuses et patiemment poursuivies. Ce n'est pas d'un metteur en scène fougueux, ardent à produire; mais d'un esprit calme, cherchant le bien, s'imposant l'obligation de faire le mieux possible. C'est ainsi qu'après avoir exécuté ce vaste travail en Italie pendant la dernière année de son pensionnat, y trouvant à reprendre lors de l'exposition qu'on en fit à l'École des Beaux-Arts, avec les autres envois de la Villa Médicis, l'auteur résolut de l'améliorer. Et il y est parvenu au prix de nouveaux efforts: l'agencement des clairs et des ombres est meilleur, les plans sont distincts à présent, les lignes s'affirment, l'ensemble ne souffre plus de l'indécision de l'effet, de la mollesse du parti pris. A tout considérer, c'est un ouvrage fort honorable. On voit que l'artiste n'est pas resté insensible aux leçons des maîtres, et qu'il a su retenir quelque chose des grandes traditions qu'il a été à même d'étudier. On trouve là, également, plus d'un morceau de bonne peinture; sur les devants, il y a deux ou trois cadavres dessinés correctement, peints, il est vrai, sans beaucoup d'élan ni d'abandon, sans la moindre chaleur, mais travaillés d'une manière sobre et studieuse qui a bien son prix, et me paraît digne d'encouragements. Pour mon compte, je n'hésite point à donner à cet ouvrage l'éloge que l'on doit à tout travail élaboré avec sagesse, exécuté avec conscience, où perce en maints endroits le sincère désir de bien faire.

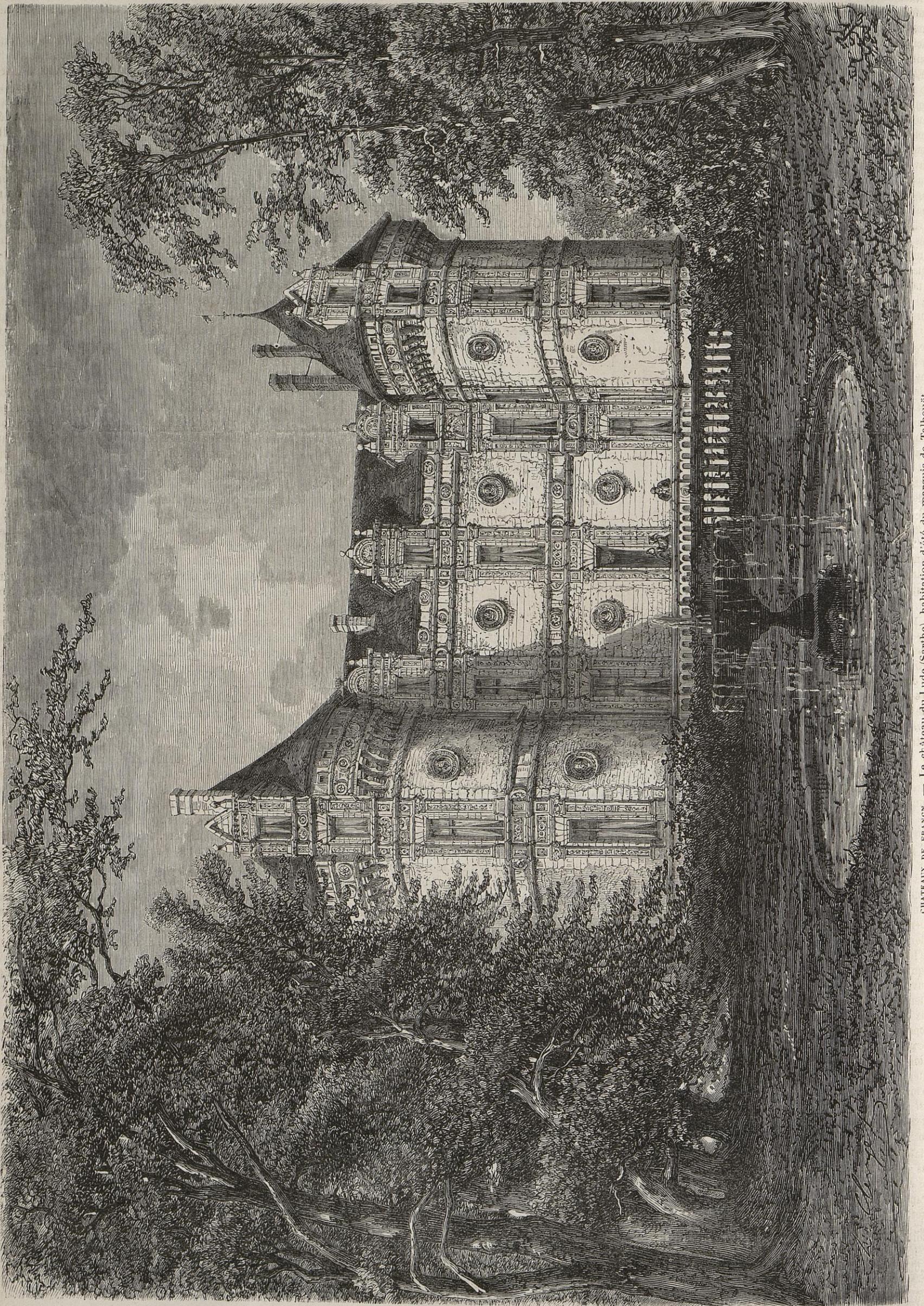
C'est aussi son envoi de Rome que M. Blanc, grand prix de 1867, expose cette année. Il s'agit d'un *Persée*, recommandable à plus d'un titre. Bien construit, ma foi, élégant et robuste, coiffé du casque de Hadès, le héros a enfourché Pégase qui vient de naître du sang de Méduse, et qui l'emporte à

tire d'ailes loin des Gorgones furieuses. Le groupe se présente de dos, semblant fuir le spectateur. Toutefois, le personnage se détourne, s'appuie de la main droite sur la croupe du cheval, de la gauche élève fièrement son trophée, et, se montrant de profil, développe une ligne ample, nerveuse, hardie. C'est neuf, original, mais non bizarre; c'est d'un homme épris de l'antiquité, mais éloigné des types convenus, des ordonnances symétriques et déclamatoires de l'école davidienne, autant que du style étroit et maladif mis en honneur par ceux qu'on a appelés néo-grecs, et si je trouve l'exécution un peu pesante et parfois embarrassée, en même temps je reconnais dans l'aspect général un air de grandeur et de sérénité, dans les détails, la marque d'un goût délicat, recherché, difficile. Aussi ne font-ils point de tort à l'ensemble. Enfin, sans être précisément infaillible, le dessin offre plus d'une bonne partie, et la couleur qui n'est ni très-limpide, ni très-éclatante, a néanmoins des qualités décoratives auxquelles je ne puis m'empêcher d'applaudir.

Des médailles ont été décernées par le jury à M. Blanc et à M. Maillart et certes voilà des récompenses bien placées.

Au fait, si nous disions un mot de la répartition des médailles telle qu'il a plu au jury de la faire? On en cause, on en jase. On y trouve à reprendre. Si beaucoup de choix recueillent une approbation générale, quelques uns sont aussi le sujet d'une stupéfaction unanime. Il est certain que plusieurs me semblent fort étonnants, et pour expliquer l'inégalité de ses décisions il faut vraiment que l'aréopage n'ait pas considéré rien que les titres artistiques de chacun et qu'une bonne dose de complaisance se soit parfois mise de la partie. Autrement verrions-nous M^{me} Félicie Schneider préférée à M. Laurens, M. de Beaumont à M. Meister, M. Courant à MM. Michel ou Chabry? Connaissez-vous les portraits exposés par M^{me} Schneider? Mon Dieu, ce sont des ressemblances garanties, non précisément dépourvues de distinction; les ignorants s'y mirent avec complaisance; mais c'est mou, froid, lisse, pommadé, sans relief ni caractère, et je connais au moins cent jeunes gens capables d'en faire de bien meilleurs. Et les compositions charnelles de M. de Beaumont? Des gaillardises sans esprit, de naïves platitudes, insuffisance et tricherie dans l'exécution. Et M. Courant, et M. Cot, et M. Parrot? Ne voilà-t-il pas une merveilleuse aventure que le jury prétende offrir leurs tableaux comme le dessus du panier du Salon!

La médaille accordée à M^{lle} Nèlie Jacquemart soulève également des objections on ne peut plus légitimes, car ce n'est point assurément un progrès qu'elle consacre. Les portraits exposés les années précédentes par M^{lle} Jacquemart avaient provoqué de chaleureuses sympathies. Sans doute on eut tort de monter ces ouvrages au neuvième ciel et d'immoler à leur jeune gloire une hécatombe de peintures. Cependant ils méritaient d'être vivement encouragés, à Dieu ne plaise que je le nie. Raison de plus lorsque le peintre tourne le dos au but pour que le jury montre un peu de réserve. J'avoue, il est vrai, que l'effigie du maréchal Canrobert a de quoi satisfaire. Le masque est bien peint, d'une bonne couleur, modelé largement si le torse et les bras se comprennent avec peine sous l'habit qui les couvre. Quant aux mains, on y chercherait vainement des os, des muscles, des cartilages; mais la peau y est et c'est quelque chose. Donc, ce portrait n'est pas considérablement au-dessous de celui si vanté de M. Duruy; les deux se valent à peu près. En revanche, celui de M^{me} de V. ne sortirait guère à son avantage d'un examen même indulgent: il est manqué de la tête aux pieds; tout y croule? le dessin, la couleur, l'agencement et l'effet. Je n'exagère pas. Et ce n'est pas de gaieté de cœur, qu'on le croie, ce n'est point sans regrets que je viens troubler la joie d'une artiste laborieuse. Mais la situation réclame des paroles nettes et sincères. Or, M^{lle} Jacquemart sait beaucoup et elle ne sait pas assez; supérieure à bien d'autres elle est inférieure à ce qu'elle peut être; aussi faut-il qu'elle se résigne à de nouveaux efforts; après le bonheur du succès, il faut qu'elle se donne celui d'apprendre; un glorieux avenir est à ce prix, et en tenant un



CHATEAUX DE FRANCN. — Le château du Lude (Sarthe), habitation d'été du marquis de Talhouët.

pareil langage, — puisse l'artiste écouter la franchise plutôt que la flatterie — j'ai la conscience de mieux remplir mon devoir que le jury ayant pour elle, quoi qu'elle fasse, des éloges toujours prêts, les mains toujours pleines de couronnes.

Et notez que pour faire un emploi plus équitable de ses faveurs, le jury n'avait que l'embarras du choix. Tout à l'heure j'ai cité MM. Michel, Meister, Laurens et Chabry. Le paysage de M. Chabry avait droit, en effet, à des égards; c'est une belle peinture, menée avec soin d'un bout à l'autre, d'une couleur grave, solide et vraie, d'une impression très-juste, et se distinguant par la plus enviable des originalités, celle de la nature. M. Michel n'était pas non plus à négliger. M. Michel est un dessinateur fort correct; il sait planter un arbre en terre, le garnir de ses hautes et moyennes branches, et les lois qui régissent la basse végétation lui sont également familières. Son *Hiver* est un excellent tableau. Mais pourquoi pas de médaille? C'est le secret des dieux.

Quant à M. Meister, il a exposé une grande machine militaire, digne, elle aussi, d'un meilleur sort. Eh! messieurs du jury, où donc avez-vous eu les yeux pour ne pas distinguer une œuvre de cette importance, et qui est telle que tout connaisseur peut, sans contrainte, lui décerner des louanges? Vous avez trouvé de la froideur dans l'ordonnance générale, et le duel de l'officier autrichien et du lancier prussien qui occupe le premier plan vous touche médiocrement. Soit. Néanmoins, il faut l'avouer, sans amplification inutile chaque homme fait bien ce qu'il fait, la manœuvre se dessine nettement, les chevaux s'élancent et galopent sans cacocade pompeuse, l'exécution est châtiée et soutenue; bref, il y a longtemps qu'un aussi beau tableau de ce genre n'a figuré à nos Salons.

Mais l'oubli dont M. Laurens est victime est plus surprenant encore. Cet artiste est l'auteur d'un *Jésus chassé de la synagogue*, qui laisse à dire sous le rapport de la composition, mais renfermant des morceaux de nu, des bras, des pieds, des jambes exécutés de main de maître, — comme le *Dernier jour de Corinthe*, dont je parlais l'autre jour, n'en saurait montrer. Quelle peinture vigoureuse, quel modelé robuste, vivace et savant! Oui, l'attitude du *Christ* eût gagné à plus de majesté, et un supplément de souplesse n'eût point desservi les draperies.

Il y a un peu de désordre dans le talent de l'artiste. On y sent de l'impatience, une fougue que le temps et la réflexion calmeront. Qu'importe! tel qu'il est, malgré ses défauts, ce tableau reste une œuvre d'une puissance rare, et dénote un acquis peu ordinaire. Mais quoi! Inutiles efforts! Difficultés vaincues sans profit! les peintures de M. de Beaumont l'emportent sur les meilleurs ouvrages du Salon!

Sans chercher longtemps, je pourrais nommer bien d'autres peintres, eux aussi injustement dé-

témoignages de satisfaction bons tout au plus pour des lycéens? Je ne le pense pas. C'est d'hommes qu'il s'agit, et non d'écoliers.

Il me reste à parler des tableaux dont le lecteur trouvera la gravure dans le numéro de ce jour.

M. Berne-Bellecour. — Mes compliments à M. Berne-Bellecour. La *Tonée de moutons*. Le paysage manque d'air; il y a à reprendre à la facture du feuillé, au vert cruel des arbres, et le détail parle trop haut dans les herbes et les ronces; mais les figures, voilà l'essentiel, sont posées, dessinées et peintes à souhait.

Voyez la *Procession*.

Il est vrai que tous les plans étant égaux devant M. Berne-Bellecour, celui-ci les travaille avec des précautions pareilles depuis le fin fond de la composition jusque sur les bords du cadre. — Cependant tout comme un autre, sans doute, il saura imposer un jour d'utiles sacrifices à sa peinture, et dès à présent, en tout cas, ses tableaux ont un certain air qui les fait sortir de la foule et assure leur succès.

M. Toulmouche. — Les peintures de M. Toulmouche méritent la faveur dont on les entoure. Elles ont en partage la distinction, la grâce, l'élégance, beaucoup de coquetterie, et, en outre, le charme d'un pinceau délicat et précieux, léger et souriant, qui aime à chiffonner la robe et le ruban, à plisser la mousseline, à tuyauter la dentelle, et s'entend comme pas un autre à fureter dans la toilette des jolies femmes. M. Toulmouche n'imité personne. En revanche, bien des lourdauds marchent dans son ombre. Mais ce n'est pas sa faute, et, pendant que les autres peignent des marionnettes incapables de remuer bras ou jambes, ses figures à lui sont gracieuses et agissantes comme des personnes naturelles. L'*Heure du rendez-vous* est l'un des meilleurs panneaux d'un artiste qui en a beaucoup fait de charmants et d'exquis.

Nous donnons aussi la gravure de la *Jeune fille de Mégare*, statue exposée par M. E. Barrias. Mais nos graveurs s'occupent en ce moment de l'*Arion*, de M. Hiolle, qui vient d'obtenir la médaille d'honneur. La semaine prochaine, sans doute, je parle rai en même temps de ces deux beaux ouvrages.

OLIVIER MERSON.



SALON DE 1870. — Après la procession. — Tableau de M. Berne-Bellecour (photographie Goupil.)

daignés pas le jury, MM. Ségé, T. Weber, Renié, par exemple. Heureusement, le souvenir des médailles s'efface et les œuvres demeurent. Et puis, les vrais artistes ne travaillent point pour de si minces récompenses. Leur ambition est plus haute. Une médaille! Voyez la belle affaire! Quand donc supprimera-t-on ce mode enfantin d'encouragement? Au bout du compte, les médecins, les savants, les magistrats, les écrivains s'en passent et ne s'en portent pas plus mal. A leur tour, les artistes seraient-ils fort à plaindre si l'on cessait de leur donner des

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

LA VENDETTA

« Un soir, le bruit d'une arme à feu ayant retenti près d'un cercle de paysans qui faisaient la veillée en plein air, l'un d'eux s'écria : « *Ci siam tutti? chi manca? Y sommes-nous tous? Qui manque?* »

Si, généralisant cette question et se l'adressant à elle-même, la Corse se demandait à son tour « qui manque? » elle pourrait répondre en remontant à la domination génoise, que depuis 1685 jusqu'en 1715, c'est-à-dire dans le seul espace de trente années, elle a vu tomber 28,715 victimes. Ce chiffre historique a diminué sans doute, mais le nombre des meurtres, même depuis l'annexion à la France, est resté constamment élevé. Le pays, sous l'influence de toutes ces divisions et de tous ces combats, a été un véritable champ de bataille. Il n'y a pas quinze ans, quand le silence régnait quelque part, il annonçait, non une trêve, mais une embuscade; un étranger parcourait les monts et entendait des coups de fusil; il croyait que c'étaient des chasseurs qui poursuivaient le cerf, et c'étaient des chasseurs de vie humaine.

« Lorsque je suis arrivé en Corse, la première session d'assises à laquelle j'ai assisté comme avocat général a duré près de 35 jours. Le nombre des meurtres et assassinats s'élevait annuellement, en moyenne, à cent cinquante environ, c'est-à-dire qu'il s'en commettait un à peu près tous les deux jours. »

Ainsi parle M. Félix Bertrand dans le livre vraiment dramatique qu'il vient de publier sur *la Vendetta et le Banditisme*. Premier avocat général à Bastia en 1858, l'auteur est là sur un terrain qui lui est parfaitement connu. Il est d'ailleurs sensible au côté pittoresque de son sujet; il comprend le pays et ses habitants; il ne réprovoque pas d'excès sans se demander dans quelle mesure pratique il est possible d'en prévenir plus tard le retour. Le moraliste et l'observateur ont pris la place du magistrat chargé d'appeler les sévérités de la loi.

Bien qu'un procès tout récent ait donné plus d'actualité encore à toute dissertation sur le penchant qu'éprouvent les Corses à frapper ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis, M. Félix Bertrand n'a pas voulu profiter ici des coups de pistolet d'Aufeuil. Ce qui l'a préoccupé, c'est le rétablissement du port d'armes en Corse, dont l'interdiction contribuait puissamment, depuis 1853, à l'entière pacification du pays. Il espère que les générations nouvelles n'abuseront point du retour à un droit qui a facilité tant de meurtres, et il a voulu leur inspirer plus d'éloignement encore pour ce passé, en évoquant tout ce qu'il offrait de regrettable. La pensée est juste. Les récits qui l'appuient sont bien présentés, et leur intérêt éclipsé celui des drames les plus saisissants. J'en ferai juger ici par quelques histoires de vendetta, où M. Bertrand fait appel à ses propres souvenirs :

NASONE

« Dans le cours de l'année 1852, peu de temps après mon arrivée à Bastia, je remarquai d'une fenêtre de la maison Mattei, qui est située à l'extrémité de la rue du Môle et qui borde le quai, une petite barque que j'avais déjà vue passer plusieurs fois le long de la côte.

« Dirigée par deux rameurs, elle portait un homme qui tenait à la main un fusil et qui avait en outre un pistolet et un poignard suspendus à sa cartouchière. La stature de cet homme était haute, son corps fortement constitué, et un long nez qui, ainsi que je l'appris plus tard, lui avait valu le sobriquet de Nasone, donnait un cachet caractéristique à des traits qui ne manquaient pas d'énergie. Une grande bande de taffetas noir lui couvrait une partie du visage et ajoutait encore à la singularité de son extérieur.

« Surpris de voir un individu voyager sur mer dans un tel équipage, je voulus savoir qui il était et je pris des renseignements que je transcris ici mot pour mot :

« Nasone avait quitté sa Pieve (village) natale

pour se fixer à San-Martino di Lota, où il avait acheté un petit lot de terrain. En sa qualité d'étranger (il était cependant Corse), on lui avait donné le surnom d'Abitaticcio et on le traitait en véritable intrus. Un voisin voulut passer de force dans une de ses vignes; Nasone s'y opposa, de là un procès.

« Citation au possesseur, assignation devant le tribunal de première instance au pétitoire, appel à la cour, recours en cassation; toutes les juridictions furent successivement épuisées, et Nasone obtint partout gain de cause. On crut l'affaire réglée, et on présenta au vaincu l'état des frais et dépens.

« Voici en quelle monnaie il l'acquitta :

« Il commit cinq tentatives consécutives d'assassinat sur la personne de son adversaire; il lui fit subir ce long martyre à trois ou quatre kilomètres de Bastia, sous les yeux d'une nombreuse gendarmerie, commandée à cette époque par le colonel de Guénée. Il employa tour à tour la hache, le poignard, le pistolet, le fusil, pour accomplir les quatre premiers actes de ce drame étrange. Pendant trois ans, il fit de Nasone sa cible, son point de mire. Il l'attaqua sur tous les chemins et le mutila dans presque tous ses membres. Il parvint successivement à lui perforer la gorge, à lui fendre le crâne, à lui fracasser une main, à lui casser une jambe. Et après l'avoir mitraillé, ébréché, démoli pièce à pièce, il voulut à tout prix porter à son ennemi le coup de grâce. En conséquence, il l'attendit au coin d'un bois un jour où il allait au marché, et, près de l'usine de Toga, il lui tira un coup de fusil presque à bout portant.

« La balle, cette fois, entra par l'œil et alla sortir par l'oreille. On peut se faire une idée, sans peine, de l'effet qu'elle dut produire. Le patient resta longtemps sans mouvement et sans vie; mais dans ces circonstances, comme dans toutes les autres, sa robuste santé prévalut, et il finit par entrer en convalescence.

« Après cette miraculeuse résurrection, Nasone jugea prudent de venir chercher un asile dans un des quartiers les plus populeux de Bastia. J'ai vu souvent ce débris humain, auquel il ne restait intact qu'une jambe, une main, un œil et une oreille, se promener dans les rues comme un revenant.

« Mais Nasone ne pouvait ainsi vivre en repos dans l'asile qu'il s'était choisi. Il était contraint, par sa profession de cultivateur, de visiter de temps en temps sa petite exploitation rurale. Pour faire avec moins de danger des voyages imposés par la nécessité, il avait inventé un expédient digne d'une situation si critique. N'osant plus se fier sur une terre perfide, au chemin qu'il avait presque à chaque pas arrosé de son sang, il avait imaginé de prendre la voie de mer, où l'on ne rencontre ni rochers, ni tertres, ni makis, et dont l'honnête surface n'est pas susceptible d'embûches.

« En conséquence, de loin en loin, on le voyait à l'arrière d'un léger canot, partir avec tout un arsenal d'armes et de munitions. Il longeait la côte. Puis, parvenu à la hauteur de San-Martino di Lota, il se dirigeait vers une petite crique, y débarquait, et, après avoir fait éclairer le sentier par ses compagnons, il montait en toute hâte vers sa propriété.

« Une nuit, quatre gendarmes partirent de leur caserne sur l'ordre du colonel et furent secrètement introduits dans la maison de campagne de Nasone. Lui-même, voyageant le lendemain avec grand appareil, vint s'y établir ostensiblement. Il pensait que sa présence suffirait pour attirer le bandit, auquel cinq fusils étaient prêts à faire le meilleur accueil possible. Mais, pendant que la garnison faisait honneur au vin et à la viande salée, le bandit, averti que la campagne était libre, mettait le feu à une grange de Nasone et ravageait ses récoltes qui étaient encore sur pied.

« Après cet incident, Nasone se considéra comme définitivement vaincu; il demanda à capituler. Il y fut admis à condition d'accorder le passage interdit, de payer les frais du procès et de verser 1,200 francs entre les mains du bandit, pour lui donner les moyens de gagner l'Amérique. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

VIEUX PAPIERS

I

On rencontre souvent en feuilletant les portefeuilles des bibliothèques publiques ou en parcourant les catalogues des ventes d'autographes des pièces vraiment curieuses, et qui cependant ne sont pas assez importantes pour trouver place dans un ouvrage spécial. Ce sont des documents piquants, bizarres, bons à conserver, amusants à lire. Nous avons la prétention de recueillir ces pièces, trop souvent perdues dans des collections, et qui peuvent parfois rendre de véritables services à ceux qui s'occupent de la chronique des siècles passés.

Voici quelques échantillons pris sans ordre parmi nos copies, toujours faites, ceci dit une fois pour toutes, par nous-mêmes sur les originaux.

Marie-Isabelle-Gabrielle-Angélique de la Mothe-Houdancourt, fille du maréchal duc de Cardonne, femme de Henry de Saint-Nectaire, duc de la Ferté, demande de l'argent à l'opulent Samuel Bernard : elle n'y va pas par quatre chemins, et il est bon de savoir qu'à cette époque elle avait quelque soixante-dix ou quinze ans.

« Je suis obligée, mon très-cher ami, d'aller à Sceaux, M. et M^{me} du Mayne m'ayant envoyé quêrir depuis huit jours; tous les jours j'ai retardé mon voyage de jour en jour, n'ayant pas d'argent actuellement, et comme il y faut jouer malgré soy, et qu'il faut de la complaisance avec les princes, je vous prie de me faire l'amitié, quoique l'argent soit rare, de me prêter cent louis que je vous rendray incessamment. Vous voyez que j'en use librement avec vous comme avec un ami que j'estime et que j'aime de tout mon cœur.

La duchesse de LA FERTÉ.

Ma lettre servira d'obligation. »

Et d'une autre écriture : « Remis 1,450 livres. »

Une lettre du chansonnier Collé à Lamoignon de Malesherbes :

« Vous que le Monseigneur en vedette embarrasse,
Quoiqu'on le doive à votre place,
Magistrat du plus grand renom
Je ne vous le mettrai plus, non!
Je dois, renonçant à l'image,
Pour vous honorer davantage,
Vous appeler de votre nom :
De Malesherbes Lamoignon!

« La mère la plus tendre et la plus intéressante est venue hier me trouver à la campagne, où je suis encore, pour m'ordonner d'avoir l'honneur de vous importuner pour son fils. J'eluy ay dit *comme ça* que l'on n'importunoit pas un Romain comme vous, monsieur, lorsque l'objet de la requête s'accorde avec le bien général. Ainsy, monsieur, je réclame hardiment votre équité et votre bienfaisance pour son enfant, qui mérite et méritera davantage, parla suite, vos services et vos bienfaits. Défendez-le avec votre fermeté ordinaire, et pas ordinaire, contre les enthousiastes, auxquels vous seul pouvez faire entendre raison.

« Je serai à Paris presque tout le mois de septembre entier; je risquerai de vous demander une heure pour vous rendre mes hommages et pour vous renouveler la satisfaction complète que j'ay commune avec tous les bons citoyens, de vous voir remplir un poste éminent, où vous ferez sans cesse le bien et empêcherez toujours le mal. Je suis, etc.

« COLLÉ. »

« Cet 12^e août 1771. P. S. Suivant votre désir, monseigneur, je me suis soustrait au cérémonial qui ne prescrit qu'un respect extérieur. Mais, monseigneur, vos vertus et votre bonhomie adorable commandent la vénération ensemble et l'amour; c'est de cela, par exemple, que vous ne nous ferez jamais défaire. »

Place à un billet de la belle Duthé à Talma :

« Mon bon Talma, j'aurais bien voulu charger M. Seguenaux de mon portrait pour vous, mais il n'est pas tout fait fini. Tout le monde le trouve très-ressemblant. J'espère qu'il vous plaira, Jattant que la tranquillité renaisse parmi vous pour aller vous faire une petite visite. En attendant ce plaisir, je vous supplie d'avoir bien soin de mes petites af-

faïres et de jeter un coup d'œil dans ma maison, car vous savez que toute ma confiance est en vous, et que dans ce moment de crise il est bon d'avoir un ami tel que vous. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur. »

Nous finirons aujourd'hui par une boutade de Pigault-Lebrun, prié par une dame à l'aider à s'acquitter d'une discrétion perdue :

« Madame,

« Vous parlez, et vous pariez des vers : que vous importent les femmes savantes :

Vous savez ce qu'il faut savoir,
Vous savez tout, vous savez plaïre ;
Il suffit de vous faire voir
Pour forcer l'envie à se taire.

« Vous avez perdu, dites-vous? Vous devez un couplet, et c'est moi que vous chargez d'acquitter cette dette.

Chargez-moi de chanter vos grâces,
Et je monterai mes pipeaux :
L'hypocrisie n'a que des glaces
Pour qui veut servir ses rivaux.

« Observez, s'il vous plaît, que vous avez fait un pari qui n'est pas égal.

Pouvoir vous écrire est bien doux
Pour la sensible modestie ;
Obtenir un couplet de vous,
C'est deux fois gagner la partie.

« Enfin, vous exigez un couplet : il faut le faire !

Phébus me refuse sa lyre ;
Il la prête aux amants heureux.
Dans mon sort vraiment désastreux,
Que le diable amoureux m'inspire !

(Air de la Pipe de tabac.)

Renonce à la douce espérance
D'arriver au souverain bien !
Mon œil sourit à ta constance,
Il promet tout, ne donne rien (Bis).

S'il est une erreur désirable,
Ma raison toujours l'abjura ;
Mon ami, donnez-vous au diable :
Lui seul, je crois, me réduira ! (Bis).

« Recevez, madame, l'assurance de mes sentiments respectueux.

« PIGAULT-LEBRUN.

« Ce 2 octobre 1819. »

Pour copie conforme :
E. DE PIERRE-MONNAIE.

COURRIER DU PALAIS

Un trésor ! trouver un trésor ! mot magique qui a troublé bien des têtes, quel est le journalier qui n'a pas quelquefois, éveillé ou endormi, caressé ce rêve, de sentir quelque chose qui résiste sous sa pioche ; il s'arrête, un second coup produit un son étrange, l'obstacle est brisé, c'est un vieux pot de terre, un coffre de bois vermoulu qui livre tout à coup au soleil le secret qu'il avait gardé longtemps dans son sein ; les vieilles monnaies d'or et d'argent, sont empilées sans ordre ; le tas s'écroule et les pièces s'éparpillent avec un tin, tin, tin, plein de promesses.

La moitié à l'inventeur, l'autre moitié au propriétaire du sol, voilà la loi ! mais le trésor peut consister en un objet indivisible, alors il est vendu pour que le prix puisse en être partagé. Tel est le rêve qui s'est accompli pour Nicolas Chultz qui, en janvier 1867, travaillait à la démolition de l'ancien hôtel Laffitte, exproprié pour faire place nette à madame la rue Lafayette. Il piochait, il piochait à tour de bras dans un mur épais lorsqu'il fit tomber une sorte de croûte en plâtre sous laquelle reposait une magnifique statue de marbre qui dormait sous ce revêtement depuis combien de temps?... C'est ce que le procès lui-même n'a pas pu nous dire d'une façon définitive. Nicolas Chultz réclama la moitié de son trésor, non pas, bien entendu, un bras, une jambe, la moitié du corps et la moitié de la tête de la statue, mais la licitation du marbre déjà passé chef-d'œuvre dans son esprit, et la moitié du prix que la vente devait produire, mais ici, premier obstacle : M^{me} la princesse de la Moskowa, fille et hé-

ritière de M. Jacques Laffitte, contesta le droit de Chultz en disant que la statue n'avait pas le caractère d'un trésor trouvé par le pur effet du hasard, mais faisait partie de l'immeuble que lui avait légué son père.

Dans ces circonstances, une ordonnance de référé plaça la statue sous séquestre, pour qu'elle fût examinée au point de vue de la prétention des deux parties. Elle a été examinée, et même, sans rien reprocher à personne, nous pouvons dire qu'on y a mis le temps, depuis 1867.

Eh bien?... Eh bien, il résulte de cet examen des gens de l'art que la question n'est pas tranchée le moins du monde. Pour Nicolas Chultz, on dit : la statue représente un empereur romain, qui, par conséquent, peut avoir été enfoui dans ce mur à une époque très-reculée ; pour M^{me} de la Moskowa, on répond : C'est bien un empereur, mais un empereur moderne ; c'est Napoléon I^{er} dans le costume impérial romain, tel qu'il existe au sommet de la colonne Vendôme, tel que Louis XIV chevauche au milieu de la place des Victoires. Cette statue était là dans sa niche, où elle avait été murée, en 1814, par ordre de M. Laffitte, pour ne pas l'exposer aux outrages des armées étrangères qui entraient dans Paris. Voilà où en sont les archéologues !

Le tribunal, comme on peut bien le penser, n'a pas dit dans son jugement ce que représentait la statue, ni à quelle époque elle pouvait remonter, mais il a déclaré que c'était un objet caché, enfoui par une personne inconnue, à une époque incertaine, l'hôtel Laffitte ayant eu de nombreux propriétaires successifs antérieurement à 1822 ; que M^{me} la princesse de la Moskowa ne justifiait pas que la statue eût été cachée par son père, ni même que celui-ci en ait connu l'existence.

Enfin, la statue sera vendue par un commissaire-priseur, et Nicolas Chultz aura la moitié du prix.

Quoiqu'il ne s'agisse plus précisément d'un trésor, c'est bien le moment de vous parler d'une autre statue vivante, qui paraît dater aussi de l'année 1814. Il s'agit d'un petit Cosaque, trouvé après la bataille de Montmirail, dans un fourgon des alliés, et élevé charitablement par nos payans, sous le nom de *Des-alics*.

Mais, petit Cosaque est devenu grand, et il a hérité de ses pères l'instinct des longues courses au hasard dans les plaines, de la libre vie, ce qui est très-beau et très-atrayant dans l'état de nature quand la terre s'ouvre devant vous et qu'un pas en avant suffit pour constituer la conquête ; mais, en France, cela s'appelle vagabondage. Aussi le vieux Cosaque a-t-il maintenant dans son dossier une liste de quinze condamnations, qui, pour la plupart, ont pour cause première cette vaste aspiration à la liberté : vagabondage, mendicité, falsification de passe-port, rupture de ban, infraction à un arrêté d'expulsion, tels sont les délits pour lesquels il a subi des condamnations. Il y a bien un ou deux paragraphes qui ont quelque chose de plus sérieux ; ainsi l'énumération commence par dix ans de réclusion pour incendie ; mais c'est là le crime qui est le point de départ de toutes les autres infractions, puisque c'est celui qui fit prononcer la surveillance. Le vieux Cosaque en barbe grise niait son origine ; il prétendait, devant le tribunal correctionnel, se nommer Labbé-Gervais, et n'avoir jamais rien eu de commun avec le petit Cosaque trouvé dans un fourgon en 1814. Il prétendait aussi n'avoir jamais subi la moindre condamnation et posséder un dossier et une conscience aussi blancs l'un que l'autre.

Dans ses courses vagabondes et dans ses écarts nombreux, il avait eu le soin de mettre toujours de côté le nom qu'on lui avait donné au sortir du fourgon ennemi ; il n'avait pris la fuite qu'à l'âge de douze ans accomplis et il avait pu retenir les noms des divers cultivateurs du pays ; il portait tantôt l'un tantôt l'autre. En vain des surveillants du dépôt et de plusieurs prisons l'ont-ils formellement reconnu pour l'avoir eu plusieurs fois sous leur garde, le vieux cosaque a nié jusqu'au bout. C'est que sans doute il ne se rend pas compte de l'étrangeté de sa physionomie qui le décèle quand même.

Je recommande aux peintres cette tête vraiment belle, pleine de force et de ruse à la fois, ce visage

heurté, ridé, ces cheveux noirs et cette barbe grise, cet œil intelligent et hardi qui cherche un regard humble... enfin un vieil enfant du désert greffé du vieux vagabond Européen. Dans six mois il sortira de prison.

PETIT-JEAN.

RECTIFICATION

Nous recevons de Marseille une réclamation de M. Espérandieu relative au palais de Longchamps. Nous nous empressons de l'insérer. Nous pensions pouvoir sans l'offenser faire connaître également le travail qu'avait fait M. Bartholdi, un sculpteur et architecte de talent.

Afin d'éviter toute erreur, nous n'avons pas voulu publier un dessin sans l'autre ; nous les avons donnés avec la plus grande exactitude, à une échelle suffisante pour rendre l'aspect d'ensemble et faire voir les dissemblances ; mais nous nous sommes abstenus de toute appréciation qui ne fût pas purement du domaine de l'art.

Puisque M. Espérandieu le désire, nous publierons sa lettre, nous mentionnerons sa brochure qui nous fait savoir que M. Bartholdi avait cru pouvoir revendiquer son œuvre, mais qu'il a perdu son procès devant le tribunal civil de Marseille.

Pour éviter une réclamation de M. Bartholdi, qui à son tour aurait peut-être le droit de trouver qu'on ne lui fait pas la part belle, nous dirons que cet artiste a obtenu depuis, par arrêté du conseil de préfecture, trois mille francs d'indemnité, et que l'affaire est en litige devant le conseil d'État. C'est là que doit être débattu ce conflit que nous n'avons pas à juger.

Marseille, le 3 mai 1870.

Monsieur le rédacteur,

Le dernier numéro du *Monde illustré* renferme deux dessins du palais de Longchamps à Marseille, destinés à établir un parallèle entre les projets qu'a vait présentés M. Bartholdi, et ceux qui ont été exécutés.

J'aurais, sans rien dire, laissé circuler cette nouvelle et innocente réclame, si votre intéressant Recueil n'était lu que par des artistes : ils savent à quoi s'en tenir sur ces prétendues ressemblances, et les architectes surtout se dispenseraient de juger une question pareille d'après des dessins microscopiques, sans authenticité, et présentés habilement à des échelles différentes.

Quant à vos nombreux lecteurs, je désire qu'ils sachent que la question a déjà été portée par M. Bartholdi devant le tribunal de première instance de Marseille, et que ce tribunal, après rapport d'experts nommés d'un commun accord par les parties, lui a donné tort.

Je proteste donc de la façon la plus formelle : 1^o contre le procédé employé ; 2^o contre l'exactitude des dessins ; 3^o contre toute similitude entre les projets de M. Bartholdi et les miens.

Je profite de l'occasion pour vous exprimer mes compliments au sujet de la reproduction fidèle et bien gravée que vous avez donnée l'an dernier du palais de Longchamps.

Veillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée,

H. ESPÉRANDIEU,
architecte à Marseille.

ACCIDENT SURVENU A M. VANDAL

Dimanche matin, M. Vandal, directeur des postes, se rendait à sa nouvelle habitation du boulevard de Madrid, revenant des Tuileries où l'avait mandé l'Empereur.

Il était avec un de ses amis, M. de Kéroman, dans un de ces petits paniers que la compagnie des petites voitures a fait confectionner depuis quelques années pour les Parisiens qui recherchent le confortable estival.

Il était onze heures. Le fiacre arrivait à la hauteur de la porte Dauphine. Il allait s'engager dans l'allée qui conduit au château de Madrid et au jardin d'Acclimatation, laissant à sa droite l'allée des Acacias, lorsqu'un cheval rendu fou probablement par la chaleur torride qu'il faisait ce jour-là, et dont son cavalier n'était plus le maître, débouche de l'allée des Cavaliers, qui aboutit à ce carrefour, et vient s'abattre violemment sur la voiture, blessant voyageur et cocher.

Le cavalier, M. Pierre de Brissac, jeté à terre par ce choc, se relève vivement et cherche à s'emparer de son cheval devenu furieux. Malgré ses efforts, l'animal parvient à s'échapper des mains de son maître, reprend sa course folle et renverse une seconde fois M. Vandal, qui recevait des soins d'un groupe de personnes accourues à ce moment. M. Vandal a différentes lésions à la tête et une côte brisée.

Les blessures de M. de Kéroman sont moins graves; mais le pauvre cocher a été si cruellement maltraité dans cet accident qu'il est mort le lendemain.

BRUXELLES

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE

La fin de saison est des plus favorables pour le théâtre de la Monnaie.

M. Vachot a été bien inspiré, en introduisant sur la scène de la Monnaie le *Lohengrin*, de Richard Wagner.

Les décors sont tout simplement beaux, neufs, pas rapiécés ni rajustés, mais créés exprès pour la pièce, et archéologiquement vrais. Ils sont peints par MM. Depléchin, Brackman et



SALON DE 1870. — *L'Heure du rendez-vous*. — Tabl. de M. Toulmouche.

Bourlier. Les costumes, de M. Faingart, sont vrais aussi, soignés, riches surtout, et bien portés.

Le drame se passe sur les bords de l'Escaut, dans la première moitié du dixième siècle. Les chênes antiques, le fleuve, et, dans le fond, l'ancien *burg* anversois, forment le cadre du premier acte (voir notre gravure ci-contre), au milieu duquel s'avance, dans une nacelle traînée par un cygne, le héros *Lohengrin*, chevalier du Saint-Graal.

Wagner a créé son drame légendaire, il y a une vingtaine d'années, tout seul; il a fait des paroles pour sa musique et de la musique pour ses paroles. Wagner, sans mépriser l'école, — et il la connaît, — s'en est servi pour donner la forme à son orchestration et à son harmonie. Mais quelle harmonie! neuve, consciente, et se maintenant à la même hauteur.

L'entrée d'orchestre du second acte a des profondeurs infinies. Le : « Allons, debout!... compagne de ma honte! » de Telramund à sa femme Ortrude, a un accent de vérité qui vous pénètre et vous remue. Et, au troisième acte, la curiosité d'Elsa, qui veut, même au prix de sa vie, savoir le secret de son époux, est un vrai chef-d'œuvre de style et d'expression.

Nous ne sommes pas autorisés à analyser ici le *Lohengrin*. Nous nous arrêterons donc. M. Albert de Lasalle, dont l'élégante chronique musicale est si universellement appréciée dans les colonnes du *Monde illustré*, voudra bien nous pardonner la petite excursion que nous avons faite sur ses domaines à propos de décors.

LÉON BEAUDOUX.



Représentation du *Lohengrin*, à Bruxelles. — (D'après un croquis de M. Léo Von Elliot.)

LE DUC DE SALDANHA

Le héros de la semaine dernière qui est parvenu, en quelques heures, à révolutionner le Portugal, le duc Saldanha Oliveira E. Daun, n'est cependant plus de cet âge où les passions, — passions politiques ou autres, — entraînent un homme. Le duc est né à Arinhaga, en 1780, et il est, par conséquent, âgé de quatre-vingts ans.

C'est un grand nom portugais, c'est aussi un des membres les plus distingués de la grande famille aristocratique européenne; c'est encore un des hommes dont la vie a été des plus agitées et des mieux remplies.

Sous l'Empire, lorsque les troupes françaises entrèrent en Portugal et obligèrent la cour à s'embarquer pour le Brésil, le duc refusa de suivre le roi et resta à Lisbonne. En 1810, les Anglais le firent prisonnier. Un peu plus tard, il allait au Brésil, où il servit avec distinction dans l'armée, et ce fut vers cette époque qu'il débuta dans la diplomatie.

En 1825, il était nommé, à Lisbonne, ministre des affaires étrangères, et une année après il recevait le portefeuille de la guerre. Cependant il ne tarda pas à recevoir sa démission. Il s'exila volontairement à Londres, et revint ensuite s'unir



DUC DE SALDANHA

Le nouveau président du conseil des ministres de Portugal. — (Photographie de Disdéri.)

avec Palmella, et se mettre à la tête de l'armée constitutionnelle pour lutter contre dom Miguel.

Une défaite l'obligea à fuir de nouveau.

Quelque temps après, il devenait, pour la seconde fois, gouverneur d'Oporto.

Le duc s'est trouvé mêlé à tous les troubles, à tous les mouvements qui, depuis cinquante ans, ont agité le royaume de Portugal.

En 1856, il donna sa démission de chef de l'armée. Cinq années après, le duc de Saldanha tomba dangereusement malade. Même on annonça sa mort le 15 novembre 1861, jour anniversaire de sa naissance, et chacun y croyait, car il était si vieux!

Lui, il est vrai, ne pensait pas ainsi; et ce duc révolutionnaire se révolutionna encore bel et bien contre la mort.

Il revint à Paris, en 1861, comme ambassadeur; puis, un jour, il donna sa démission pour aller combattre à la Chambre des pairs un mouvement militaire qui se préparait à Lisbonne.

Or, on sait ce qui vient de se passer.

La semaine dernière, à la tête de six bataillons qu'il avait soulevés, il alla prendre le palais du roi, et, en même temps, le portefeuille du duc de Loulé.

**

Le succès qu'il vient d'obtenir est très-naturel, car le



PARIS. — Accident arrivé au bois de Boulogne, à M. Vandal, directeur général des postes.

duc est devenu depuis longtemps légendaire en Portugal. C'est un héros à Coïmbre, à Porto comme à Lisbonne. CAMILLE ÉTIÉVANT.

L'HOMME VÉGÉTAL

LA RACINE PHÉNOMÈNE

Jusqu'à présent nous avons vu les ouvriers tourneurs faire des toupies avec la racine du buis; avec celle de la bruyère, fabriquer des pipes plus ou moins artistiques; mais ce que nous n'avions jamais vu, ce que nous étions à mille lieues de supposer, c'est que la racine d'aubépine se sculptât toute seule.

C'est à n'en pas croire ses yeux; mais, comme saint Thomas, on peut toucher, *videre pedes, videre manus*. Car elle a des pieds et des mains, cette racine sculpteur-sculptée, dont notre dessinateur a reproduit la phénoménale structure. Nous l'avons vue, nous l'avons touchée. Elle était exposée dans les bureaux du *Petit Moniteur*.

C'est une racine d'aubépine faite homme. Elle s'en est donné toutes les formes, l'orgueilleuse!

Elle a une tête d'oiseau de proie, vue de profil; de face, celle d'un loup; regardée du côté gauche, cette tête a la conformation de celle du phoque.

Cette racine-homme est *tricéphale*. Elle a des bras et des jambes auxquels sont attachés naturellement des pieds et des mains. Les épaules, la poitrine, le ventre, les reins, tout est accusé, dessiné comme si on s'était servi de l'ébauchoir pour obtenir ces formes humaines.

Cette racine représente, dans sa bizarre configuration, un bonhomme de soixante-quinze centimètres de taille.

On dirait un dieu indien.

C'est une œuvre fruste de la nature. Telle qu'elle est, elle est sortie de terre, non pas au Kamtchatka, ni sur les rives du Mississipi, mais tout bonnement dans le département de la Charente-Inférieure, au milieu d'un bois d'aubépine, situé à Saint-Genis de Saintonge, et exploité par M. Eugène Sauquet, propriétaire actuel de ce phénomène végétal.



VAUDEVILLE: Reprise de *l'Héritage de monsieur Plumet*, comédie en quatre actes, par MM. Théodore Barrière et Ernest Capendu. — Nouvelles.

Nous allons être sevrés de premières représentations pendant quelque temps. L'été va entraîner la fermeture de plusieurs théâtres, à commencer par l'Odéon. Ceux qui auront l'héroïsme de demeurer ouverts, ou pour mieux dire entrebâillés, se contenteront de reprendre d'anciennes pièces à succès. Ainsi fait déjà le Vaudeville, qui joue *l'Héritage de M. Plumet*, emprunté au répertoire du Gymnase. Le plus grand tort de cette reprise est de n'être interprétée ni par M^{me} Fargueil, ni par Félix. Or, sans Félix et sans M^{me} Fargueil, le Vaudeville existe bien peu. A propos de *l'Héritage de M. Plumet*, les critiques ont recommencé leurs doléances sur le mutisme prolongé de M. Théodore Barrière; aucun d'eux n'a parlé de son collaborateur, le pauvre Capendu, mort à la peine. Capendu méritait cependant quelques lignes de souvenir. Il avait essayé de se manifester seul, et il eut une grande comédie tuée sous lui à l'Odéon. Rebuté par cet échec, il s'était tourné vers le roman, le roman d'aventures; il s'y était fait des lecteurs. On sait quelle fut sa fin: jeune encore, il se sentit frappé dans son intelligence, et, cette fois, sans même essayer de lutter, âme délicate et mélancolique, il se résigna à la mort.

On ne dit pas encore quelle pièce succédera à la *Fernande* de M. Victorien Sardou. Les théâtres de drames sont un peu malades; j'entends l'Ambigu et la Porte-Saint-Martin. Puisque M. Raphaël Félix s'est remis à goûter du Félix Pyat, que ne tente-t-il une reprise des *Deux serruriers* ou du *Chiffonnier*? Il y a là plus de qualités que dans *Mathilde*. Ah! s'il voulait regarder plus haut encore, il trouverait *Ango*, une pièce du même auteur, écrite en collaboration avec Auguste Lachet, et une fière pièce, je vous assure. Nos deux compères y disent rudement leur fait à François I^{er}; on y entend leur héros, le glorieux marin dieppois, crier à l'oreille du roi-cherlier: *Tout est perdu, même l'honneur!* Contre-partie d'un mot historique justement admis, mais qui par malheur n'a jamais été écrit. Voilà d'après les registres du Parlement, et la Chronique du roi d'armes de l'empereur Charles-Quint, la véritable lettre de François I^{er} à M^{me} d'Angoulême, après la défaite de Pavie:

« Pour vous advertir comment se porte le ressort de mon infortune, de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie, qui est sauve; et pour ce que, en notre adversité, cette nouvelle vous fera quelque peu de reconfort, j'ai prié qu'on me laissât vous écrire ces lettres, ce qu'on m'a agréablement accordé; vous suppliant ne volloir prendre l'extrémité de vous meime en usant de votre accoutumée prudence; car j'ay espoir en la fin que Dieu ne m'abandonnera point; vous recommandant vos petits enfants et les miens; vous suppliant faire donner leur passage et le retour en Espagne à ce porteur, qui va vers l'Empereur pour savoir comme il faudra que je sois traité; et sur ce, très-humblement me recommande à votre bonne grâce. Vostre humble et obéissant fils, FRANÇOIS. »

Et dire qu'il en est ainsi de presque tous les mots célèbres!

La Gaité semble pourvue pour quelque temps encore avec *la Chatte blanche*, à qui l'on ajoute par-ci par-là de nouveaux tableaux, si bien qu'aujourd'hui il n'y est presque plus question de chattes. C'est dommage; l'élément félin est des plus dramatiques, et les chats ont toujours fait figure dans la littérature. Sans remonter jusqu'au *Chat botté* de Perrault, et à *la Chatte métamorphosée en femme* de La Fontaine, que d'agréments dans la correspondance de cette « Minette » dont Monterif, un des beaux esprits du dix-huitième siècle, s'était institué l'historiographe! *Le Chat Murr*, un des héros des contes fantastiques d'Hoffmann, brille par la sagacité et l'originalité de ses raisonnements. *Le Chat noir* d'Edgar Poë est un animal plus sinistre, un chat américain, borgne, artificieux, répandant l'effroi autour de lui. Chez nous, et de nos jours, Théophile Gautier, Champfleury, Baudelaire, ont été les apologistes du chat, dont ils ont écrit l'histoire dans maints ouvrages ingénieux et poétiques. J'avoue ma sympathie pour le chat; mais cette sympathie est mêlée d'un sentiment involontaire de peur. Oui, d'une peur à la fois morale et physique. Je me sens en présence d'un animal mystérieux, indéfinissable, contradictoire, tour à tour fier jusqu'au dédain ou timide jusqu'à la poltronnerie, plein de nonchalance au coin du feu, ivre de folie sur les toits, terrible dans l'amour et dans la colère!

D'ailleurs, il ne faut pas se dissimuler que le chat occupe une grande place dans les annales de la magie. Il est un peu de la famille des loups-garous. Au milieu des ténèbres, le poil en feu, les yeux étincelants, il fait sa partie dans les apparitions et dans les évocations. Le premier au sabbat, il préside à tous les maléfices. Toute sorcière est fatalement doublée d'un chat! Goethe n'a pas oublié ce détail dans *Faust*. « — Où est votre maîtresse, mes amis? » demande Méphistophélès aux animaux occupés à jouer dans le laboratoire de la vieille. « — Elle est allée, par le tuyau de la cheminée, dîner sans doute hors du logis, » lui répond un chat impertinent et narquois. « — Et qu'est-ce que cette coupe? » continue Méphistophélès en s'approchant du feu. Pour le coup, le chat éclate de rire. « — Vit-on jamais pareille bête? dit-il. Il ne connaît pas la marmite, le pot à faire la soupe... » Cette tradition de soupe, ou de *bouillie pour les chats*, se retrouve dans presque toutes les légendes dont

ces animaux font les frais. Il me semble qu'il y aurait là matière à un tableau pittoresque pour la *Chatte blanche* de la Gaité.

Le théâtre du Châtelet a changé de maître par suite de la mort de Nestor Roqueplan. Le directeur actuel, M. Henriot, promet des merveilles. Il compte ouvrir par une pièce dont le titre est d'heureux présage: *le Ram'au d'or!*

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN: reprise de *Lucrezia Borgia*, opéra en trois actes de Donizetti. — ATHÉNÉE: *Calonice*, opéra-comique en un acte de M. de Najac, musique de M. Ten-Brink (19 mai).

En attendant la résurrection du *Freischütz* à l'Opéra, inscrivons sur nos registres le décès du Théâtre-Italien.

Donc plus de Théâtre-Italien. La série de ses exercices s'est terminée sans trop de douleur par une représentation de la *Lucrezia Borgia* de Donizetti. L'intention de M. Bagier était sans doute de donner cet opéra en même temps que le drame de Victor Hugo, joué il y a trois mois à la Porte-Saint-Martin. C'eût été en effet le moment propice, et on eût vu se régaler ceux qui aiment à philosopher sur la concurrence que se peuvent faire deux arts distincts exploitant un même sujet. Mais les directeurs proposent et les circonstances disposent. Mille embarras de coulisses que nous ne connaissons point viennent toujours se mettre en travers de leurs résolutions.

Lucrezia a été chantée par M^{lle} Krauss qui, comme à son ordinaire, y a été fort dramatique; par Nicolini qui était presque enrhumé, c'est-à-dire pas assez pour se faire excuser par le régisseur, mais trop pour permettre le bis traditionnel du trio; par Agnesi qui a chanté avec plus de voix qu'on ne lui en connaissait, la partie du duc de Ferrare.

Enfin dans le rôle d'Orsini, a débuté M^{lle} Van Edelsberg, cantatrice allemande *di secondo cartello*. M^{lle} Van Edelsberg, sans avoir un talent qui s'impose, possède du moins une grande expérience du théâtre. Sa voix de contralto sourde dans le médium est assez vibrante dans les notes graves, lesquelles ne sont d'ailleurs pas appareillées aux notes aiguës; de telle sorte que quand la cantatrice exécute un trait qui embrasse toute l'étendue de sa voix on dirait qu'un ténor et un soprano dialoguent ensemble en chantant un duo à répliques alternées.

Mais il paraît que la débutante est engagée pour l'hiver prochain au Théâtre-Italien. Nous aurons donc à en reparler.

— On avait répété la nouvelle pièce de l'Athénée, sous le titre de *Douleur de veuve!* lequel, avec son point d'exclamation ironique, était préférable à celui de *Calonice*, qui a été finalement adopté. « Calonice », cela ne dégage-t-il pas un vague parfum de pharmacie? Pour sûr, vous avez un « Calonice » écrit en lettres d'or sur des bords de porcelaine. Tel est, du moins, l'effet que cause à l'œil et à l'oreille ce nom de Calonice qui, à l'Athénée, est un nom de femme.

Tout cela ne serait rien; mais la pièce et la musique, ainsi étiquetées, sont par malheur dépourvues de charme et surtout de gaieté. Ce sont là de graves torts pour un opéra qui se qualifie de comique. Et c'est au point que les acteurs, peu enthousiastes de leur ingrate besogne, avaient l'air de bâiller quand ils ouvraient la bouche pour chanter.

Je ne prétends point que le compositeur ne sache point son métier de musicien; seulement il ignore le premier mot de la langue musicale du théâtre. On voit de reste qu'il a dû s'exercer à la symphonie, car sa partition est presque toute écrite à quatre parties concertantes. Mais ces stratifications de sujets et de contre-sujets, ces superpositions de desins qui s'imitent les uns les autres, tous ces enchevêtrements à ravir les bénéficiaires du Conservatoire, n'appartiennent pas au style de la scène. Les maîtres du théâtre procèdent d'ordinaire par mélodies franches et bien en dehors, qui sont aussi

ensibles à l'oreille que les personnages qui les chantent sont visibles à l'œil.

Par exemple, plusieurs de mes confrères se sont quelque peu trompés en imprimant que le livret de *Calonice* était la paraphrase de la *Matrone d'Éphèse*. Ni Pétrone, ni Apulée, ni La Fontaine n'ont été mis à contribution par le librettiste. Je viens de relire le conte de La Fontaine, et, à moins que je n'aie eu la berlue aux yeux, je ne lui ai trouvé qu'un faux air de famille avec la pièce de l'Athénée.

Mais je suis peut-être imprudent en me prononçant aussi nettement sur une comédie que je n'ai pas débrouillée à satisfaction, malgré beaucoup de bonne volonté et encore quelque habitude de déchiffrer ces sortes de rébus. Ce que j'en puis raconter, c'est que le mari de Calonice, voulant éprouver les sentiments de sa femme, s'est fait passer pour mort, et que Calonice, après l'avoir pleuré à torrents, se console dans les bras d'un joueur de flûte. Et quand le mari apparaît au milieu d'une scène si attendrissante, le musicien éconduit fait entendre qu'il reviendra. (Dans le *Toreador* d'Adolphe Adam, il y a aussi un flûtiste qui dit à peu près les mêmes paroles à la prima dona, mais sur un autre air. Même dénouement!)

Nous avons déjà dit que les chanteurs avaient été médiocres. Ce désagrément leur arrive souvent à cette époque de l'année où ils se trouvent devant un public médiocre, c'est-à-dire fourbu par les assauts du répertoire de l'hiver. Et puis, d'ordinaire, tous les malheurs arrivent à ces pauvres petites pièces que les directeurs gardent pour l'arrière-saison, et qu'ils montent avec une résignation panchée de mauvaise grâce.

ALBERT DE LASALLE.

LE CANAL DES CINQ-VILLES

L'Espagne, à travers ses vicissitudes politiques, n'a pas cessé d'être un des grands pays agricoles de l'Europe, et aujourd'hui plus que jamais elle poursuit fermement l'œuvre immense de sa régénération économique.

Le premier besoin de l'agriculture espagnole, c'est l'eau. Partout où l'eau bienfaisante touche ce sol fertile, elle en fait sortir de florissantes moissons. L'irrigation, c'est la richesse; car, entre la terre irriguée et la terre desséchée, la proportion, comme rendement, est de dix contre un. Un hectare irrigué vaut dix hectares sans eau.

Parmi les plus anciens projets réclamés par les populations et étudiés par tous les gouvernements, se trouve le Canal dit des Cinq-Villes d'Aragon. Cette région des Cinq-Villes (*cinco villas*) placée au

pied du versant méridional des Pyrénées, entre la province de Pampelune, celle de Tudela et celle de Huesca, produit les blés les plus renommés de l'Espagne, toutes les autres céréales, les fruits, les légumes; l'olivier et la vigne y réussissent admirablement.

Dès 1865, après un formidable pétitionnement, qui réunit dix mille signatures de propriétaires agricoles et celles de toutes les municipalités de la région, le Canal des Cinq-Villes avait été concédé; mais les moyens d'action manquaient.

Au commencement de l'année 1870, les Cortès constituantes, comprenant enfin ce que l'agriculture attendait de leur initiative, votèrent une loi générale qui va donner aux irrigations, en Espagne, l'impulsion que la loi du 21 mai 1836 a su donner en France aux chemins vicinaux. D'importants privilèges, tels que des concessions perpétuelles, des subventions considérables, ont été accordés aux entreprises de ce genre; le Canal des Cinq-Villes, en particulier, a été doté, par l'effet combiné des lois des 28 janvier et 4 février 1870, d'une subvention de 210 fr. par hectare irrigué, à prendre sur les augmentations d'impositions foncières établies *ad hoc* par les administrations provinciales.

Les concessionnaires primitifs du Canal des Cinq-Villes se sont alors concertés avec de hautes notabilités françaises et espagnoles pour constituer une Société anonyme au capital de 8 millions, qui s'est chargée de la construction du Canal et de l'utilisation des travaux partiels précédemment exécutés.

La quantité d'eau dont on pourra disposer dès l'abord, d'après le projet définitif sanctionné par le conseil supérieur des ponts et chaussées d'Espagne, ne peut pas irriguer plus de 90,000 hectares. C'est donc à ce chiffre qu'il a fallu se borner. En appliquant à ces 90,000 hectares la subvention de 210 fr., on voit que celle-ci monte en totalité à 18,900,000 fr.; mais comme elle n'est réalisable que par annuités, proportionnellement à l'importance des contributions foncières, la Compagnie Navarro-Aragonaise se propose de la rendre immédiatement disponible par une émission d'obligations, dont le remboursement coïncidera avec l'encaissement des annuités.

La réalisation de ces annuités présente d'ailleurs une sécurité absolue, car elle est indépendante de la situation plus ou moins prospère du Trésor public. En effet, les Cortès ont délégué le supplément de contributions foncières applicables aux hectares irrigués; et ces contributions, ce sont les administrations provinciales qui les établissent, qui les perçoivent et qui les versent directement à la compagnie concessionnaire.

L'entraînement des populations navarro-aragonaises vers une entreprise d'utilité publique qui va ramener parmi elles l'abondance et la richesse est tel que les communes intéressées ont d'avance souscrit le sixième de l'emprunt de 18 millions de francs que va contracter la Compagnie, c'est-à-dire 3 millions. Elles y affectent une partie des biens que le Trésor leur a remis en compensation de leurs biens aliénés, et, pour faciliter l'opération, le ministre des finances s'est engagé envers les communes à échanger ces bons intransférables contre de la rente 3 0/0 négociable au cours du jour.

Comme on le voit, c'est une entreprise à laquelle

participent à la fois l'Etat, les provinces et les communes.

Les particuliers ne sont pas demeurés en arrière de ce mouvement. Ils se sont littéralement disputé l'eau que va leur amener le Canal des Cinq-Villes, et la quantité nécessaire à l'irrigation de 90,000 hectares a été souscrite en quelques semaines chez les alcades, à raison de 30 francs de redevance annuelle par hectare.

C'est donc un revenu fixe de 2,700,000 fr., plus que suffisant pour servir les intérêts de l'emprunt et l'amortir dans le court espace de vingt-trois ans.

Outre ce revenu fixe, le Canal donnera des produits accessoires: culture des francs bords, vente de l'eau d'été, etc.

Le Canal des Cinq-Villes, dont l'émission des obligations est très prochaine, aura donc un grand succès financier, parfaitement justifié par la sécurité qu'il offre, et par l'honorabilité des patronages considérables sous lesquels elle se présente au public des deux côtés des Pyrénées.

M. V.

COURRIER DE LA MODE

Paris fait ses malles pour se mettre en route.

C'est en Allemagne qu'on s'en va de prime abord en quittant Paris, et surtout vers Ems, ce délicieux Eden, encaissé au milieu de la verte toison des forêts, comme un nid perdu dans un buisson.

Ems possède un kursaal où se donnent des fêtes très-suivies. Les environs, tour à tour sauvages et romantiques, exhalent encore un arrière-goût des mœurs féodales. Cette ville de plaisance, où se trouvent toutes les séductions de la ville et de la campagne, n'est fréquentée que par une société choisie, on y annonce même l'arrivée du roi de Prusse.

Nous-même, ô contraste! nous allons prendre notre vol pour.... Bagnoles-de-l'Orne, et notre premier courrier sera daté de la Suisse normande.

Il est donc temps de se préoccuper des toilettes de voyage et de campagne. La maison Gagelin vient d'éditer pour la saison d'été plusieurs costumes faisant type et genre.

C'est un costume villageois, pour jeune fille, en popeline rose. Le bas de la jupe est garni de petits volants en biais, alternant avec des volants de mousseline et décrivant des espèces de coquilles. Une tunique analogue la recouvre, le corsage se complète d'un fichu paysanne en mousseline blanche.

Voyez-vous ce costume. On dirait qu'il a été copié sur un éventail de Duvelley.

Un autre costume de sport est en poul de soie blond doré, avec tunique en crêpe de Chine vert du Nil, frangée d'effilé marabout.

Un troisième costume de voyage est en poul de soie marron, avec tunique de laine beige, toute bordée de soie marron, et garnie de frange de laine.

BIBLIOTHÈQUE DES SALONS

1° **Dictionnaire universel d'éducation et d'enseignement** à l'usage des familles et des professeurs, un volume in-18, à 2 colonnes, beau texte, 1,400 pages, broché, 21 fr.; richement relié, 25 fr.

Ce grand dictionnaire, monument unique en son genre, qui peut tenir lieu de toute une bibliothèque, dont chaque article offre la variété et l'agrément d'un journal qui résume à lui seul, avec les détails essentiels, toutes les curiosités scientifiques et littéraires, tout ce qui intéresse l'éducation, l'enseignement primaire et secondaire, permettra au jeune homme et à la demoiselle de bonne famille de hâter leurs études classiques, de se préparer seuls avec succès à un examen quelconque, d'imprimer à leur conversation un cachet de nouveauté et de traiter une infinité de sujets pratiques que personne ne doit ignorer. — Le tout mis à la portée des gens du monde et avec toutes les directions à l'usage des parents et du professeur.

2° **Journal des bons mots**, (quintessence de l'esprit français.) Tous les dimanches, 52 pages in-18; un an: 8 fr.; 6 mois: 4 fr.; 3 mois: 2 fr.

3° **Nouvelles soirées amusantes**, un volume broché, 2 fr.

4° **La demoiselle du village**, un volume broché, 1 fr.

5° **Le savoir du villageois**, un vol., 1 fr. 50. S'adresser à M. CHAMPAGNE, auteur et éditeur, à Lagnon (Gironde), qui expédie les ouvrages immédiatement et *franco*, contre un mandat-poste ou un billet à ordre payable à 3 mois.

A titre de spécimen, on envoie un numéro du journal et 16 pages du dictionnaire contre 2 timbres-poste de 20 centimes.

4 francs par an

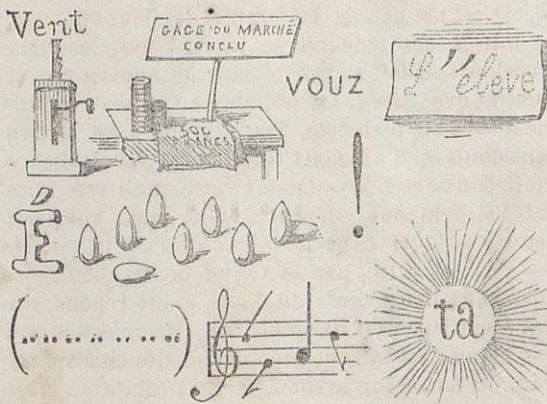
LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870, et le Manuel des emprunts d'État.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Un philosophe s'attend à tout, le noir et le blanc, la peine et la joie, rien ne l'atteint.

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Coûte 2 fr. par an. Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 4, rue du Dix-Décembre.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE et NAUFRAGES CÉLÈBRES, par le capitaine G^{le} LAFONT DE LURCY, — 5 volumes de voyages et 3 volumes de naufrages célèbres soit 8 volumes avec 80 belles gravures, sur acier, en noir et en couleurs. — Chaque volume avec 10 gravures. Prix: 6 fr.; les 8 volumes avec 80 gravures, 45 fr.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français.

Le Crédit Lyonnais publie chaque semaine une Circulaire financière contenant tous les renseignements qui peuvent intéresser les porteurs de rentes, actions, obligations, et guider les capitalistes qui veulent employer leurs fonds avec sécurité. Cette circulaire est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. — Écrire au Crédit Lyonnais, 6, boulevard des Capucines, Paris.

A NOS ABONNÉS

CARTE PLÉBISCITAIRE DE L'EMPIRE FRANÇAIS, présentant, par des teintes graduées, pour tous les départements, les résultats relatifs des plébiscites de 1848, 1851, 1852 et 1870.

Magnifique gravure sur fort papier grand jésus, 50 centimes.

Pour recevoir *franco* cette carte, adresser 50 c. en timbres-poste à l'administrateur du *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Les modes actuelles s'attachent tout autant aux détails qu'au style de la toilette. Le vrai luxe consiste dans l'analyse plutôt que dans l'ensemble. C'est pourquoi la Ville de Lyon a été reconnue par l'Impératrice et par toutes les femmes élégantes, comme la première ornemaniste du monde.

Toutes les actualités de la saison printanière, telles que les écharpes circassiennes et mauresques, les rubans nattés camaïeux pour ceinture; les passementeries riches, pour garnitures de confections et de costumes. Il y a encore la voilette Eugénie et la voilette espagnole qui accompagnent si coquettement les nouveaux chapeaux de la Ville de Lyon, Chaussée-d'Antin, d'un prix unique. Le gant Joséphine breveté, et le gant de Saxe à quatre boutons, que les belles voyageuses vont emporter à la campagne, avec une boîte de mercerie assortie, une ceinture brigand et une ceinture cuirasse, en cuir de Russie, de toutes couleurs, clouté de grosses pointes d'acier taillé.

Les chapeaux sont étranges et disgracieux, quoi que la mode en prétende. Les toilettes manquent d'harmonie. Les costumes sont de style Louis XV, et les coiffures nous reportent au temps de M^{me} de Genlis. La façon dont on s'habille et dont les corsages sont taillés est pour ainsi dire l'œuvre régénératrice de la Ceinture Régente.

Autant le corset était roidé et guindé, autant la ceinture régente est simple et charmante. Elle cambre la taille, l'assouplit et l'amincit. La ceinture Régente ne s'essaye jamais, et il suffit d'envoyer à Mesdames de Vertus sœurs, rue de la Chaussée-d'Antin, les mesures suivantes, pour recevoir une ceinture Régente en province et à l'étranger: Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du busc, longueur de la taille sous le bras. Chaque ceinture Régente est signée et brevetée pour éviter la contrefaçon.

Les plus jolies et les plus nouvelles toilettes pour les eaux se font en crépeline de la Malle des Indes, ayant le grenu, la souplesse et le nacré du crêpe de Chine. Ce magnifique tissu ne se chiffonne jamais, et se lave comme de la batiste. Il vaut 12 fr. 50 c., en 90 c. de largeur.

La Malle des Indes l'a déposé pour cinq ans. La crépeline est donc sa propriété exclusive.

Citons des costumes en foulard sergé japonais; costumes foulard chiné uni, exceptionnels; costumes foulard Pékin, de nuances nouvelles; costumes foulard blanc ou chamois, à larges pastilles bleues ou cerises, avec volants et ruchés coquilles, lisérés de foulard uni, de même teinte; costumes sergé japonais, lilas de Perse, avec tuniques de crêpe de Chine assorti, bordé de franges ou de guipures.

Le crêpe de Chine et la crépeline font haute nouveauté à la Malle des Indes, passage Verdeau,



SALON DE 1870. — *La Fileuse*. — Statue de M. Barrias.
(médaillé)

près le faubourg Montmartre, qui envoie *franco* une collection complète d'échantillons à toute personne qui lui en fait la demande.

l'eau de toilette aux produits d'Orient. Tous ces différents produits de parfumerie extra-fine se trouvent à la parfumerie du Monde élégant, dirigée par qui a préparé des boîtes de parfumerie assorties pour les départs pour la campagne.

M. Delettrez, rue d'Enghien,

La femme qui sait s'y prendre peut rester jeune, en dépit des années qui s'accumulent sur sa tête. L'important est qu'elle conserve le coloris de la jeunesse et une chevelure intacte de cheveux blancs. Il est si facile, avec le concours de l'eau de la Floride, d'avoir une chevelure épaisse, lustrée et soyeuse. L'eau de la Floride est éminemment recolorante et tonique. Elle fait épaisir les cheveux et vivifie la séve. La distillation de l'eau de la Floride est préparée à plusieurs degrés de coloration, ce qui la rend d'une efficacité infaillible.

La source de l'eau de la Floride coule rue de Richelieu, au coin du boulevard.

Un autre secret pour rester jeunes, serait divulgué à ces mêmes femmes rue de la Paix, maison Rochon, si elles voulaient se donner la peine de pénétrer dans ses salons discrets recelant le *rose de Chypre* et le *blanc de Paros* ces grands ennemis de la vieillesse prématurée.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.



Une bizarrerie de la nature. — Racine d'aubépine trouvée en Saintonge, dite l'Homme végétal, appartenant à M. Eugène Sauquet.